

COMTE LÉON TOLSTOÏ

POLIKOUCHKA

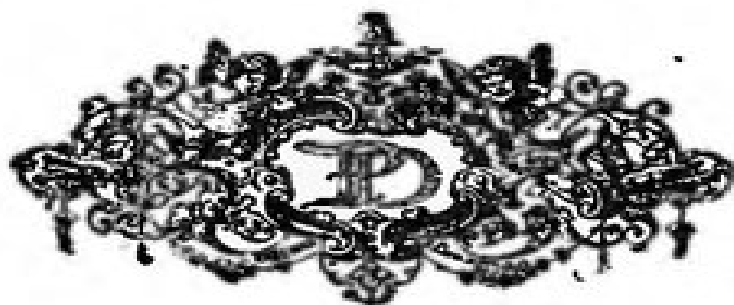
TRADUIT

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. HALPÉRINE

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

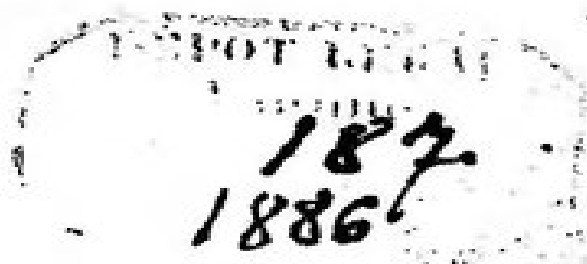
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

33, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 33

1886

Tous droits réservés.



Polikouchka suivi de Une tourmente de neige

Léon Tolstoï



Perrin, Paris, 1886

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Table des matières

<u>Chapitre 1</u>	1
<u>Chapitre 2</u>	16
<u>Chapitre 3</u>	29
<u>Chapitre 4</u>	40
<u>Chapitre 5</u>	46
<u>Chapitre 6</u>	62
<u>Chapitre 7</u>	69
<u>Chapitre 8</u>	82
<u>Chapitre 9</u>	96
<u>Chapitre 10</u>	103
<u>Chapitre 11</u>	116
<u>Chapitre 12</u>	126
<u>Chapitre 13</u>	134
<u>Chapitre 14</u>	150

Table des matières

<u>Chapitre 1</u>	1
<u>Chapitre 2</u>	16
<u>Chapitre 3</u>	29
<u>Chapitre 4</u>	40
<u>Chapitre 5</u>	46
<u>Chapitre 6</u>	62
<u>Chapitre 7</u>	69
<u>Chapitre 8</u>	82
<u>Chapitre 9</u>	96
<u>Chapitre 10</u>	103
<u>Chapitre 11</u>	116
<u>Chapitre 12</u>	126
<u>Chapitre 13</u>	134
<u>Chapitre 14</u>	150

I

— Comme il vous plaira, Madame, dit le gérant ; mais c'est triste pour les Doutlov, qui sont tous de braves garçons. Si on ne leur donne point un *dvorovi*^[1] pour remplaçant, l'un des trois ne saurait échapper au recrutement. C'est eux que chacun désigne déjà... Du reste, comme il vous plaira.

Et, changeant de position, il mit sa main droite sur sa main gauche, les croisa sur son ventre, inclina la tête de côté, rentra ses lèvres minces d'un mouvement d'aspiration, fit les yeux blancs, et se tut, comme un homme visiblement décidé à garder le silence pendant longtemps, et à écouter sans contradiction tous les bavardages par lesquels la *barinia*^[2] allait lui répondre.

C'était un gérant, *dvorovi* d'origine, bien rasé, avec une longue redingote, coupée comme le sont les redingotes de gérant. Devant la *barinia*, par une soirée d'automne, il se tenait debout pour le rapport.

Le rapport, pour la *barinia*, c'était d'écouter le compte rendu des affaires en cours, et de donner ses ordres pour l'avenir. Au contraire, pour le gérant Egor Mikhaïlovitch, qui n'y voyait qu'une simple formalité, le rapport, c'était de rester debout sur ses deux pieds, d'équerre, dans un coin, le visage tourné vers le divan, d'essuyer un verbiage sans queue ni tête, et d'amener, par tous les moyens, la *barinia* à répondre : Amen ! à tout ce qu'on lui proposait.

Ce jour-là, il s'agissait du recrutement. Le domaine devait trois hommes. Deux étaient désignés d'emblée, par la force des choses, par la réunion de certaines conditions de famille à la fois morales et économiques ; pour ceux-là, il n'y avait plus à hésiter ni à discuter : le mir^[3], la *barinia* et l'opinion publique étaient d'accord sur ce point. C'était le troisième qui faisait l'objet de la discussion. Le gérant ne voulait pas qu'on touchât à aucun des trois Doutlov ; il eût préféré qu'on prît à la place le *dvorovi* chef

de famille, Polikouchka, un garnement mal famé, surpris trois fois volant des sacs, des guides et du foin ; tandis que la barinia, qui caressait les enfants en haillons de Polikouchka, et, par ses exhortations évangéliques, essayait de l'amender, la barinia ne voulait pas l'abandonner au recrutement. — Elle ne voulait pas non plus de mal aux Doutlov, qu'elle ne connaissait nullement, qu'elle n'avait jamais vus. D'ailleurs, on ne sait pourquoi elle ne pouvait comprendre, et pourquoi le gérant n'osait lui expliquer nettement, que si Polikouchka ne partait pas, c'était à l'un des Doutlov de partir.

— Mais je ne veux pas leur malheur, à ces Doutlov, disait-elle avec émotion.

« Si vous ne le voulez pas, versez trois cents roubles pour un remplaçant ! »

Voilà ce qu'il eût fallu lui répondre. Mais le gérant était trop roué pour cela.

Donc Egor Mikhaïlovitch se campa bien commodément, il s'appuya même quelque peu contre le mur, tout en gardant sur son visage une expression soumise, et se mit à regarder les lèvres de la barinia remuer, et l'ombre des ruches de son bonnet trembler sur le mur, au dessous d'un tableau. Il ne trouvait nullement nécessaire de prêter quelque attention à ce que disait la barinia : elle parlait trop et trop longtemps. Il se sentait là, derrière les oreilles, une envie convulsive de bailler, envie qu'il convertit adroitement en toux, en mettant sa main devant sa bouche et faisant : hem ! hem !

Jadis j'ai vu lord Palmerston assis, le chapeau sur la tête, pendant qu'un membre de l'opposition fulminait contre le ministère : il se leva tout à coup, et, dans un discours de trois heures, il répondit sur tous les points à son adversaire. Je l'ai vu, et n'ai pas été surpris : car j'avais vu déjà quelque chose de pareil se passer mille fois entre Egor Mikhaïlovitch et la barinia.

Craignait-il de s'endormir ? La faconde de la barinia lui semblait-elle intarissable ? — Il changea de posture, fit porter le poids de son corps du pied gauche sur le pied droit ; puis il prélude, suivant son usage, par une formule sacramentelle.

— Comme il vous plaira, Madame. Seulement... seulement, le mir est réuni maintenant devant mon bureau, et il faut en finir. Il est dit dans l'ordonnance que les recrues doivent être rendues dans la ville avant la fête de Pokrov ; et, parmi tous les paysans, on désigne les Doutlov ; il n'y a pas d'ailleurs d'autres choix. Vos intérêts importent peu au mir : peu lui importe que nous ruinions les Doutlov... Je sais combien ils ont eu de la peine. Depuis que je tiens les registres, ils ont toujours été dans la misère. Et voilà que le vieillard, qui a maintenant pour soutien le cadet de ses neveux, voilà qu'il faut le ruiner de nouveau... Moi, vous daignerez le reconnaître, j'ai grandement à cœur vos intérêts... C'est pitié, Madame, mais comme il vous plaira. Ils ne me sont rien, ni beau-père, ni frères, et je n'ai rien reçu d'eux...

— Mais je n'y songeais même pas, Egor, interrompit la barinia.

Et la pensée lui vint aussitôt qu'il était acheté par les Doutlov.

—... Seulement, c'est la meilleure famille de tout Pokrovsky. Ils craignent Dieu, ce sont des moujiks laborieux ; le vieux a été pendant trente ans le staroste de l'église, il ne boit pas de vin, ne jure jamais et fréquente l'église (le gérant savait par où la prendre). Mais voici le point principal que j'ai l'honneur de vous soumettre : il n'a que deux fils, les autres ne sont que ses neveux. C'est eux que le mir désigne ; mais, pour être juste, il faudrait tirer au sort parmi tous les dvoïniki^[4]. Combien de troïniki se sont séparés ! Ils ont bien fait, puisque les Doutlov, restés unis, ont maintenant à souffrir pour leur honnêteté.

La barinia n'y comprenait déjà plus rien. Elle ne s'expliquait pas ce « tirage au sort » et cette « honnêteté ». C'étaient des sons qu'elle percevait, rien que des sons. Et, sur la redingote du gérant, elle examinait les boutons de nankin : les boutons supérieurs, il devait les boutonner rarement ; aussi étaient-ils encore solides, tandis que le bouton du milieu, fatigué tout à fait, tenait à peine : voilà longtemps qu'on aurait dû le recoudre.

Mais, comme chacun sait, dans une conversation, surtout dans une conversation d'affaires, il n'est pas besoin de saisir ce qu'on vous dit, pourvu qu'on ne perde pas de vue ce qu'on a à dire soi-même. C'est ce que faisait la barinia.

— Comment ne veux-tu pas comprendre, Egor Mikhaïlovitch ? dit-elle ; mais je ne désire pas du tout que les Doutlov soient désignés. Tu me connais assez, il me semble ; tu sais que je fais mon possible pour venir en aide à mes paysans, et que je ne veux pas leur malheur. Tu sais que je suis prête à tout sacrifier pour échapper à cette triste nécessité, et ne laisser partir ni Doutlov ni Polikouchka.

(Je ne sais s'il lui vint à l'esprit que, pour échapper à cette triste nécessité, elle avait à sacrifier, non pas tout, mais seulement une somme de trois cents roubles : en tout cas, cette pensée aurait pu lui venir aisément.)

... Je ne te dirai qu'une chose, c'est que Polikouchev^[5], je ne le donnerai pour rien au monde. Lorsque, après cette affaire de pendule, il m'avoua lui-même sa faute, en pleurant, en jurant de se corriger, j'eus avec lui un long entretien ; je vis qu'il était touché, et que son repentir était sincère.

« Voilà qu'elle recommence », pensait Egor Mikhaïlovitch. Et il se mit à examiner la confiture que la barinia avait mise dans son verre d'eau. « Est-ce de l'orange ? est-ce du citron ? Ce doit être de l'*amer*, » pensait-il.

... Il y a déjà sept mois de cela, continuait la barinia, et il se conduit très bien, et il n'a pas été ivre une seule fois ; sa femme m'a dit qu'il était devenu tout à fait un autre homme. Comment veux-tu que je le punisse maintenant qu'il s'est corrigé ? Et puis ne serait-il pas inhumain de faire partir un homme chargé de cinq enfants et qui n'a que ses bras ? Non, il vaut mieux que tu ne m'en parles même pas, Egor.

Et la barinia avala une gorgée d'eau.

Egor Mikhaïlovitch suivit des yeux le passage de l'eau à travers le gosier, puis il articula d'un ton bref et sec :

— C'est donc Doutlov que vous désignez ?

Alors la barinia joignit ses mains avec désespoir.

— Comment ne peux-tu pas me comprendre ? Est-ce que je veux du mal aux Doutlov ? Est-ce que j'ai quelque chose contre eux ? Dieu m'est témoin que je suis prête à faire tout pour eux...

Elle jeta les yeux sur le tableau qui était dans le coin, mais se rappela que ce n'était pas Dieu : « Eh bien, cela ne fait rien ; ce n'est pas là

l'important ! » Et, chose étrange, la pensée des trois cents roubles ne lui vint toujours point.

Eh bien ! que dois-je faire ? poursuivit-elle. Sais-je donc comment et quoi ? Je ne puis le savoir. Eh bien ! Je m'en remets à toi. Tu sais ce que je veux. Fais en sorte que tous soient contents, conformément à la justice... Eh bien ! Que faire ? Ce n'est pas aux Doutlov seuls que cela arrive ; tout le monde a des moments pénibles... Mais je ne peux pas laisser partir Polikey. Tu dois comprendre que ce serait quelque chose de monstrueux de ma part.

Elle aurait parlé encore plus longtemps, tant elle était lancée ; mais en ce moment la bonne entra dans la chambre :

— Que veux-tu, Douniacha ?

— Un moujik est venu pour demander à Egor Mikhaïlovitch si la skhodka ^[6] doit attendre encore, dit Douniacha en jetant un regard de colère sur Egor Mikhaïlovitch.

« Qu'est-ce donc que ce gérant ? pensait-elle ; il a bouleversé ma barinia... maintenant elle ne va pas me laisser dormir jusqu'à deux heures du matin. »

— Va donc, Egor, dit la barinia, et fais pour le mieux.

— À vos ordres... (Il ne dit plus rien des Doutlov...) Et qui ordonnez-vous qu'on envoie, pour aller chercher l'argent chez le jardinier ?

Est-ce que Petroucha n'est pas encore revenu de la ville ?

— Pas encore.

— Et Nicolas, ne peut-il pas y aller ?

— Mon père est malade, répondit Douniacha.

— M'ordonnez-vous à moi-même d'y aller demain ! demanda le gérant.

— Non, tu manquerais ici, Egor.

La barinia resta songeuse :

— Combien d'argent ? reprit-elle.

— Quatre cent soixante-deux roubles.

— Envoie Polikey, dit la barinia en regardant d'un air décidé Egor Mikhaïlovitch.

Celui-ci, sans desserrer les dents, avança ses lèvres comme pour sourire, mais il ne sourcilla pas :

— À vos ordres.

— Envoie-le moi.

— À vos ordres.

Et Egor Mikhaïlovitch s'en alla vers son bureau.

1. ↑ *Dvorovi*, serfs de la maison du seigneur.

2. ↑ *Barinia*, féminin de barine, seigneur.

3. ↑ *Mir*, Association des chefs de famille d'une commune rurale.

4. ↑ Dvoïniki, troïniki, littéralement doubles, triples ; dans les familles qui comptent deux, trois fils, les deux frères sont des dvoïniki, les trois frères des troïniki. Dans le premier cas, chacun des frères est un dvoïnik ; dans le second cas, chacun des frères est un troïnik.

5. ↑ C'est le même nom que Polikouchka, qui en est le diminutif.

6. ↑ *Skhodka*, assemblée du *mir*.

II

Polikey, comme un pauvre homme humble et sordide, appartenant de plus à un autre village, n'avait trouvé d'appui ni auprès du sommelier, ni auprès du maître d'hôtel, ni auprès du gérant, ni auprès de la bonne. Le coin qu'il occupait était des plus étroits, bien qu'ils vécussent là sept : lui, sa femme et cinq enfants.

Les coins avaient été aménagés par le barine défunt de la manière suivante :

Dans une isba en pierre de dix archines, se trouvait un grand poêle russe ; tout autour régnait un *collidor*, comme l'appelaient les dvorovi, sur lequel donnaient les *coins*, séparés les uns des autres par des cloisons. De sorte qu'il n'y avait pas beaucoup de place, surtout dans le coin de Polikey, lequel se trouvait le dernier près de la porte.

Le lit conjugal, avec sa couverture piquée et ses oreillers de coton, un berceau avec un enfant, une table à trois pieds, sur laquelle on faisait la cuisine, on lavait, on rangeait les ustensiles de ménage : Polikey lui-même y travaillait.

Il était vétérinaire. De petits tonneaux, des habits, des poules, un veau remplissaient le coin avec eux sept, et l'on n'eût pu même s'y remuer, si le quatrième côté n'eût été représenté par le poêle, où se posaient les effets et les gens, et si, en outre, on n'eût pu sortir sur le perron. C'eût été peut-être chose difficile, car en octobre il fait froid, et ils n'avaient qu'un seul touloupe^[1] pour tous les sept ; mais, en revanche, les enfants pouvaient se chauffer en courant, et les grands en travaillant, et aussi, les uns et les autres, en montant sur le poêle, qui dégageait jusqu'à 40 degrés de chaleur. Il semble terrible de vivre dans de pareilles conditions ; mais eux y étaient faits.

Akoulina lavait, nettoyait, cousait son linge, tissait et blanchissait sa toile, cuisinait dans le poêle commun, se prenait de bec avec ses voisines et

adorait les commérages.

Ce que le ménage touchait par mois suffisait non seulement à l'entretien des enfants, mais encore à la nourriture de la vache. Ils avaient des denrées tant qu'ils voulaient, avec du fourrage et du foin qu'ils pouvaient prendre à l'écurie ; ils possédaient aussi un carré de légumes. La vache avait donné un veau, et ils avaient des poules.

Polikey, attaché à l'écurie, avait deux poulains à soigner ; il saignait le bétail et les chevaux, leur nettoyait les sabots, et préparait des baumes de son invention : pour cela, on le payait en argent et en nature. Il avait une part de l'avoine des maîtres ; un petit moujik du village, en échange de deux mesures de cette avoine, lui donnait régulièrement, tous les mois, vingt livres de mouton.

On aurait bien vécu s'il n'y avait eu dans la famille un chagrin. Polikey, dans sa jeunesse, avait été attaché à un haras. L'écuyer qui l'occupait s'était fait connaître partout comme un voleur émérite ; on finit par le déporter. Ce fut chez lui que Polikey fit son apprentissage ; il y prit tellement l'habitude de ces « peccadilles » que, par la suite, malgré tous ses efforts, il ne put s'en défaire.

C'était un homme encore jeune, faible, sans père ni mère, ni personne qui pût le corriger. Il buvait volontiers un coup, et n'aimait pas que rien trainât^[2]. Que ce fût une selle, une serrure, une corde, une cheville ou quelque chose de plus précieux, à tout Polikey trouvait une place chez lui. Il ne manquait pas de gens pour accepter tous ces menus objets contre du vin ou de l'argent, à l'amiable.

Ce gain-là est le plus aisé, comme dit le peuple. Là, rien à apprendre, pas la moindre peine ; qui en tête une fois ne veut plus faire autre chose. Il n'y a qu'un inconvénient : tu as tout à bon marché et sans fatigue, ta vie est des plus agréables, mais voici qu'un beau jour les méchants te font tout payer d'un seul coup, et tu n'as plus alors aucun plaisir à vivre.

C'est ce qui arriva à Polikey.

Il s'était marié, et Dieu lui avait envoyé le bonheur. Sa femme, la fille de celui qui gardait le bétail, se trouva être une femme forte, entendue, travailleuse ; et elle lui donnait des enfants plus beaux et meilleurs les uns que les autres. Polikey ne renonçait pourtant pas à son « métier ».

Tout allait bien, lorsqu'il lui arriva un accident : il fut pris sur le fait. Et c'était pour une vétille, pour rien : il avait tout simplement caché des guides en cuir, des guides de moujik ! Il fut pris, battu, dénoncé à la barinia ; puis on se mit à le surveiller. Une seconde, une troisième fois, on le surprit : et le peuple de l'injurier, le gérant de le menacer du recrutement, la barinia de le réprimander, sa femme de pleurer : tout un remue-ménage !

C'était un bon garçon, sans énergie, aimant à boire. Il arrivait que sa femme le grondait, qu'elle le battait même, lorsqu'il rentrait ivre. Et lui pleurait.

— Malheureux que je suis ! Que faire ? Que mes yeux éclatent ! Je ne le ferai plus !

Puis un mois se passait, et de nouveau il quittait la maison pour aller boire, s'enivrait et restait deux jours dehors :

— Mais il doit en prendre quelque part, de l'argent, pour boire ! disait-on dans le village.

Sa dernière affaire avait été le vol d'une pendule. Elle était accrochée au mur dans le bureau du gérant ; une vieille pendule, qui ne marchait plus depuis longtemps. Polikey, étant un jour entré seul dans le bureau, la trouva à son goût : il l'emporta et la vendit à la ville.

Comme par un fait exprès, il se trouva que le boutiquier auquel il l'avait vendue était parent d'une dvorovi ; il vint à la fête du village et parla de la pendule. On fit une enquête, comme si la chose eût présenté de l'importance.

Grâce au gérant, qui n'aimait pas Polikey, la vérité se découvrit, et un rapport fut adressé à la barinia.

Elle fit venir Polikey : lui se jeta aussitôt à ses pieds, et là, très ému, très contrit, il avoua tout, suivant le conseil que sa femme lui en avait donné. Il fit comme elle le lui avait dit, et la barinia lui fit entendre le langage de la raison, elle lui parla copieusement de Dieu, de la vertu, de la vie future, de sa femme et de ses enfants, et lui arracha des larmes. Enfin elle lui dit :

— Je te pardonne, mais promets-moi que cela ne t'arrivera jamais plus.

— Pendant ma vie entière, je ne le ferai plus jamais ! Que je m'engloutisse sous terre ! que mon ventre éclate ! disait Polikey en pleurant

à chaudes larmes.

Polikey rentra chez lui. Tout le jour il pleura comme un veau et demeura étendu sur le poêle.

Depuis, on n'avait plus rien à lui reprocher. Seulement sa vie était devenue triste ; le peuple continuait à le regarder comme un voleur ; et quand vint l'époque du recrutement, tous le désignèrent.

Polikey était vétérinaire, comme nous l'avons déjà dit. Comment il l'était devenu tout à coup, personne ne le savait, et lui moins que personne.

Au haras, auprès de l'écuyer qu'on avait déporté depuis, il avait pour unique office de nettoyer le crottin. Quelquefois, il étrillait les chevaux et apportait de l'eau. Ce n'était certes pas là qu'il avait pu rien apprendre.

Il fut ensuite tisseur, puis travailla dans les jardins à sarcler et ratisser les allées, puis, en punition de ses méfaits, cassa des cailloux et finit par se louer comme dvornik^[3] chez un marchand. Ce n'est pas non plus là qu'il avait pu apprendre la pratique de son métier.

Néanmoins, dans ces derniers temps, depuis qu'il était chez lui, il s'était acquis peu à peu une réputation d'habileté extraordinaire et même quelque peu surnaturelle dans l'art du vétérinaire. Il saignait une fois, deux fois ; puis il renversait le cheval, pratiquait je ne sais quoi dans la cuisse, le faisait mettre aux entraves, lui coupait le jarret jusqu'au sang, malgré ses ruades et ses hennissements ; il prétendait que ces démonstrations de la bête signifiaient : « Laissez sortir le sang au-dessus de mon sabot. » Il expliquait ensuite au moujik la nécessité de tirer du sang des veines « en vue d'une plus grande légèreté », et se mettait en conséquence à frapper le cheval d'une lancette ébréchée. Puis, ayant noué le châle de sa femme autour du ventre du cheval, il brûlait à la pierre infernale ou humectait du contenu d'un flacon toutes les plaies, et quelquefois faisait ingurgiter à l'animal tout ce qui lui passait par la tête. Et plus il tuait de chevaux, plus on croyait en lui, et plus on lui en amenait.

Je sens bien que nous autres, mes maîtres, nous aurions mauvaise grâce à nous moquer de Polikey. Les moyens qu'il employait pour inspirer la confiance ne sont-ils pas les mêmes qui ont agi sur nos pères, sur nous, et qui agiront sur nos enfants ? Le moujik qui donne de la tête dans le ventre de son unique cheval, lequel non seulement compose toute sa richesse, mais

encore fait comme partie de sa famille, ce moujik, lorsqu'il jette ses regards pleins de terreur et de confiance sur le visage singulièrement renfrogné de Polikey, sur ses bras minces, aux manches retroussées, dont il presse juste l'endroit malade, et taille hardiment dans la chair vive, dans la pensée « qu'il doit en sortir quelque chose », avec un air de savoir où est le sang, où est le pus, où est la veine *sèche* et la veine *mouillée*, lorsqu'il le voit serrer entre ses dents un flacon de solution de pierre infernale ou une compresse salubre, comment s'imaginerait-il, l'honnête moujik, que Polikey puisse lever la main pour couper au hasard et sans savoirs ? Lui n'oserait agir ainsi ; et une fois que c'est coupé, il ne se reprochera pas d'avoir laissé couper.

Je ne sais comment, vous et moi, nous supportons précisément la même chose, avec un docteur qui torture, sur notre demande, des êtres qui nous sont chers. La lancette ébréchée, et le magique flacon de sublimé corrosif, et les mots « *Tchiltchak* », « *Potchechoui*^[4] », « *faire couler le sang, le pus, etc...* », n'est-ce point la même chose que les mots « *nerfs, rhumatismes, organisme ?* » « *Wage du zu irren und zu traumen*^[5]. » Cela s'applique bien moins aux poètes qu'aux médecins et aux vétérinaires.

1. ↑ Fourrure en peau de mouton.

2. ↑ Allusion au proverbe russe : *Un voleur n'aime pas les choses qui traînent* ; c'est-à-dire qu'il fait main basse dessus.

3. ↑ Concierge.

4. ↑ Mots dénués de sens.

5. ↑ *Ose errer et rêver* (vers de Schiller), (Note du traducteur.)

III

Ce soir-là, à l'heure où le mir, assemblé pour désigner les recrues, s'agitait bruyamment devant le bureau, dans la froide obscurité d'une nuit d'octobre, — Polikey était assis au pied du lit, près de la table, occupé à mixtionner à l'aveuglette quelque drogue avec une bouteille en guise de pilon ; il y avait là dedans du sublimé corrosif, du soufre, du sel anglais, plus une certaine herbe qu'il avait ramassée, la prenant pour un spécifique contre la pleurésie, et qu'il jugeait non moins efficace contre les autres maladies du cheval.

Les enfants étaient déjà couchés : deux sur le poêle, deux sur le lit et un dans le berceau, auprès duquel se tenait Akoulina avec son rouet. Un bout de chandelle, que Polikey avait trouvé traînant quelque part et qu'il avait recueilli chez lui dans un chandelier en bois, brûlait sur l'appui de la fenêtre ; de temps en temps, pour que son mari ne se dérangeât pas de son importante occupation, Akoulina se levait pour moucher la mèche.

Quelques-uns, des esprits forts, considéraient Polikey comme un vétérinaire ignorant, comme un homme nul ; d'autres, c'était le plus grand nombre, voyaient en lui un mauvais garçon, mais un spécialiste habile dans sa partie : pour Akoulina, au contraire, quoiqu'elle l'injuriât et allât même souvent jusqu'à le battre, son mari était le meilleur vétérinaire et le premier personnage du monde.

Polikey jeta dans sa mixtion une poignée d'un ingrédient quelconque (il n'employait pas de balance, et il parlait avec une dédaigneuse ironie des Allemands qui s'en servent : « C'est bon, disait-il, pour des pharmaciens »). Il soupesa et fit sauter cet ingrédient dans sa main ; la dose lui parut insuffisante, et il en ajouta dix fois plus.

— Je mettrai le tout, ça n'en vaudra que mieux, dit-il en se parlant à lui-même.

À la voix de son seigneur et maître, Akoulina se retourna vivement, attendant ses ordres ; mais, s'apercevant qu'il ne s'adressait pas à elle, elle murmura, en faisant un geste d'admiration :

— Quelle habileté ! Où prend-il cela ?

Et elle se remit à son rouet.

Le papier qui avait enveloppé l'ingrédient était tombé sous la table. Akoulina s'en aperçut : — Anioutka, s'écria-t-elle, tu vois ce que le père a laissé tomber ; ramasse-le.

Anioutka sortit ses mignons petits pieds nus de la capote qui la couvrait, se faufila comme une petite chatte sous la table et ramassa le papier.

— Tiens, petit père ! dit-elle.

Et elle se glissa de nouveau dans son lit, les pieds refroidis.

— *Pourtoi* tu me pousses ? glapit sa sœur cadette de sa voix endormie.

— Chut ! gronda la mère.

Et les deux têtes se blottirent sous la capote.

— Il en donnera trois roubles, dit Polikey en bouchant la bouteille. Ne vais-je pas guérir son cheval ? Et c'est encore bon marché : on se casserait la tête avant de pouvoir en faire autant... Akoulina, va donc demander un peu de tabac à Nikita ; je le lui rendrai demain.

Et Polikey tira de son pantalon un tuyau de pipe en bois de tilleul peint, avec un bout en cire d'Espagne, et l'adapta au fourneau.

Akoulina laissa là son rouet et sortit sans se cogner nulle part, ce qui était un joli tour de force. Quant à Polikey, il ouvrit le buffet, y renferma la bouteille, et prit un litre qu'il porta à sa bouche ; il était vide : pas de vodka^[1]. Il fit la grimace ; mais lorsque, sa femme ayant apporté du tabac, il eut bourré sa pipe et se fut mis à fumer sur le lit, son visage s'éclaircit, reflétant le contentement et la fierté d'un homme qui vient de finir son travail de la journée. Pensait-il à la manière dont il saisirait le lendemain la langue du cheval pour lui verser dans la bouche cette mixtion mirifique ? Songeait-il qu'à un homme dont on a besoin on ne refuse rien, et que voilà Nikita qui lui envoyait du tabac ? Il se sentait bien.

Tout à coup la porte, qui était suspendue sur un seul gond, s'ouvrit, et dans le *coin* entra la fille *d'en haut*, non pas la seconde, mais la troisième, une petite fille qu'on chargeait de faire les courses. — *En haut*, comme chacun sait, cela veut dire la maison du seigneur, même quand elle se trouve en bas.

Aksioutka, c'était le nom de cette fille, allait toujours avec la vitesse d'un boulet de canon, et, pendant sa course, ses bras, au lieu de se ployer, se balançaient, comme deux balanciers au fur et à mesure de ses mouvements, non de côté, mais devant elle. Ses joues étaient toujours plus rouges que son costume rose, et sa langue n'était pas moins agile que ses pieds.

Elle se précipita dans la chambre et, s'appuyant au poêle, je ne sais pourquoi elle se balança sur ses pieds. Aussitôt, comme résolue à ne dire à la fois pas plus de deux ou trois mots, elle prononça en suffoquant les paroles suivantes :

— La barinia donne l'ordre à Polikey Iliitch de se rendre sur-le-champ en haut ; elle a ordonné... (elle s'arrêta, et respira avec effort). Egor Mikhaïlovitch était chez la barinia, on parlait de recrues, on nommait Polikey Iliitch. La barinia Avdotia Mikhaïlovna a ordonné de venir tout de suite. Avdotia Mikhaïlovna a ordonné (encore un soupir)... de venir tout de suite.

Aksioutka regarda un demi-instant Polikey, Akoulina et les enfants qui avaient sorti leur tête de dessous la capote ; puis elle saisit un brou de noix qui traînait sur le poêle et le jeta sur Anioutka ; et, après avoir répété encore une fois : « Il faut venir tout de suite », elle s'élança comme un tourbillon hors de la chambre, et ses balanciers se mirent en branle avec leur vitesse accoutumée.

Akoulina se leva de nouveau et donna à son mari ses bottes de soldat, déchirées, en mauvais état. Elle prit le caftan sur le poêle et le lui tendit sans le regarder.

— Polikey, veux-tu changer de chemise ?

— Non, répondit-il.

Pendant tout le temps qu'il mit à s'habiller, Akoulina ne leva pas une seule fois ses regards vers Polikey, et bien lui en prit. Le visage de Polikey était devenu pâle ; sa mâchoire inférieure tremblait, et ses yeux avaient cette

expression désolée et résignée à la fois, particulière aux êtres bons, faibles et coupables. Comme il sortait, après s'être peigné, sa femme l'arrêta, lui arrangea le bout de la chemise qui pendait hors du caftan, et lui mit son bonnet sur la tête.

— Eh quoi ! Polikey Iliitch, est-ce la barinia qui vous mande ? cria, de derrière la cloison, la femme du menuisier.

La femme du menuisier s'était, le matin même, prise de bec avec Akoulina pour un pot d'eau de Javelle que lui avaient renversé les enfants de Polikey, et, sur le moment, il lui était agréable de voir Polikey appelé chez la barinia ; ce ne devait pas être pour quelque chose de bon. De plus, c'était une femme rusée, politique et mordante à la fois ; personne n'excellait comme elle à blesser par un mot. C'est ainsi du moins qu'elle se jugeait elle-même.

— Sans doute on veut vous envoyer à la ville pour acheter quelque chose, reprit-elle. Moi je pense qu'on aura eu besoin d'un homme sûr, et dès lors c'est vous qu'on aura choisi. Achetez-moi donc un quart de thé, Polikey Iliitch !

Akoulina contint ses larmes ; une contraction de haine convulsa ses lèvres. Comme elle eût voulu arracher à poignée les cheveux de cette propre-à-rien, la femme du menuisier ! Mais ses regards tombèrent sur ses enfants ; la pensée lui vint qu'ils allaient peut-être se trouver orphelins, et qu'elle serait, elle, la veuve d'un soldat. Oubliant alors la méchante femme du menuisier, elle cacha son visage dans ses mains, se laissa tomber sur le lit et enfonça sa tête dans les oreillers.

— Petite maman, tu m'écrases ! murmura la petite fille en tirant la couverture de dessous les coudes de sa mère.

— Oh ! j'aimerais mieux vous voir tous morts ! C'est pour votre malheur que je vous ai mis au monde ! s'écria Akoulina.

Et elle se mit à sangloter tout fort, à la grande joie de la femme du menuisier, qui avait encore sur le cœur la querelle du matin à propos de l'eau de Javelle.

1. ↑ *Vodka*, eau-de-vie.

IV

Une demi-heure se passa. L'enfant se mit à crier. Akoulina se leva et lui donna à manger. Elle ne sanglotait plus ; mais, appuyant sur son coude son visage maigre et encore joli, et fixant ses yeux sur la chandelle qui s'usait, elle se demandait pourquoi elle s'était mariée, pourquoi il faut tant de soldats, et songeait au moyen de se venger de la femme du menuisier.

Les pas de son mari se firent entendre. Elle essuya ses larmes et se leva pour le laisser passer. Polikey entra d'un air fier, jeta son bonnet sur le lit, et se mit à son aise.

— Eh bien ! pourquoi t'appelait-on ?

— Hum ! pourquoi ? Est-ce que cela se demande ? — Polikouchka est le dernier des derniers. Mais qu'il surgisse une affaire d'importance, à qui s'adresse-t-on ? À Polikouchka.

— Quelle affaire ?

Polikey ne se pressait pas de répondre. Il alluma sa pipe et cracha. Il dit enfin :

— C'est chez le marchand, pour chercher de l'argent, qu'elle m'a ordonné d'aller.

— Pour chercher de l'argent ? demanda Akoulina. Polikey sourit en hochant la tête.

— ... Comme elle parle bien ! « Toi, disait-elle, tu étais noté comme un homme peu sûr, et moi j'ai plus de confiance en toi qu'en d'autres. (Polikey parlait très haut, pour être entendu des voisins...) Tu m'as promis de te corriger, disait-elle : voici la première preuve de la confiance que tu m'inspires. Va, dit-elle, chez le marchand ; prends l'argent et l'apporte. » Et moi j'ai répondu : « Nous, Madame, nous sommes tous vos esclaves ; nous devons vous servir comme Dieu. Je sens que je suis prêt à tout pour votre service. Je ne refuserai aucune des besognes qu'il vous plaira de m'imposer.

Tout ce que vous m'ordonnerez, je l'exécuterai, car je suis votre esclave ». (Il sourit de nouveau, de ce sourire d'un homme faible, bon et coupable.) « Alors, dit-elle, tu t'acquitteras bien de ta mission. Comprends-tu que ton sort en dépend ? » — « Comment ne le comprendrais-je pas ? ai-je répondu. Si l'on vous a dit du mal de moi, c'est que personne n'est à l'abri de la calomnie ; pour moi, je n'ai jamais osé concevoir même la pensée d'agir contre vos intérêts. » En un mot, j'ai si bien parlé que ma barinia s'est amollie comme une cire : « Toi, dit-elle, tu seras mon premier serviteur... »

Un silence. De nouveau le même sourire se fit jour sur le visage de Polikey.

— ... Je sais très bien comment il faut leur parler, reprit-il. Du temps que je payais encore la dîme il s'élevait parfois un dissentiment entre le dîmeur et moi. Je n'avais qu'à lui parler un moment ; et je l'amadouais si bien qu'il devenait souple comme de la soie.

— Est-ce beaucoup d'argent ? demanda tout à coup Akoulina.

— Quinze cents roubles, répondit Polikey d'un air dégagé.

Elle hocha la tête :

— À quand le départ ?

— Demain, a-t-elle ordonné. « Prends, a-t-elle dit, le cheval que tu voudras. Entre au bureau, et puis va en paix. »

— Dieu soit loué ! dit Akoulina en se levant et en faisant le signe de la croix. Que Dieu te vienne en aide, Polikey ! ajouta-t-elle à voix basse pour qu'on n'entendît pas derrière la cloison, et en le tenant par la manche de sa chemise... Écoute-moi, Polikey, je t'en supplie par Notre-Seigneur Jésus, quand tu iras chercher l'argent, jure-moi, en baisant la croix, que tu ne boiras pas une seule goutte !

— Est-ce que je vais boire, avec tant d'argent ! lança-t-il... Comme on a bien joué du piano, sapristi ! ajouta-t-il avec un sourire. C'est une barichnia^[1], sans doute. J'étais immobile, debout, devant la barinia, et la barichnia jouait toujours. Comme elle vous enlevait cela ! C'était beau à ravir l'âme !... Je voudrais bien jouer aussi, moi, ma foi. J'y serais arrivé ; j'y serais certainement arrivé... Ça me connaît, ces choses-là.

Prépare-moi pour demain une chemise propre.

Et ils se couchèrent pleins de joie.

1. [↑](#) Fille de barine.

V

Cependant la skhodka discutait bruyamment devant la porte du bureau. C'est qu'il ne s'agissait point d'une plaisanterie. Presque tous les moujiks étaient là. Pendant qu'Egor Mikhaïlovitch conférait avec la barinia, les têtes s'étaient couvertes, les voix étaient devenues plus nombreuses et plus fortes. Une clameur continue, qu'interrompaient de temps à autre des cris enroués, montait dans l'air et arrivait comme le grondement d'une mer tumultueuse jusqu'aux fenêtres de la barinia en proie à une inquiétude nerveuse, assez semblable au sentiment que provoque l'orage : c'était un mélange de peur et de malaise. Il lui semblait que le bruit des voix ne faisait que grossir et se multiplier, et qu'il allait se passer quelque chose.

— Comme si on ne pouvait pas en user tout doucement, en paix, sans discussion, sans cris, pensait-elle, en bons chrétiens, suivant la loi fraternelle !

Plusieurs parlaient à la fois ; mais, plus haut que les autres, criait Fedor Hezoun, le charpentier.

Il faisait partie des dvoïniki, et il tombait sur les Doutlov. Faisant tête à la foule, derrière laquelle il se tenait d'abord et qu'il avait traversée, le vieux Doutlov se défendait. Voulant trop dire à la fois, il s'engouait et, gesticulant des mains, faisant les grands bras, tortillant sa barbiche, il s'embrouillait si souvent, qu'il lui aurait été bien difficile de comprendre lui-même ce qu'il disait.

Ses fils et ses neveux, tous de beaux gars, étaient là, derrière lui, et le vieux Doutlov figurait assez bien la mère poule dans le jeu du milan et des poussins. Le milan, ici, c'était Rezoun, et non, seulement Rezoun, mais tous les dvoïniki et aussi les fils uniques, c'est-à-dire presque tout le mir qui se déclarait contre Doutlov.

Voici la chose. Le vieux Doutlov avait eu, trente ans avant, son frère pris comme soldat. Il demandait donc qu'eu égard aux services de son frère, on

le fit passer de la catégorie des troïniki dans celle des dvoïniki, et qu'ensuite la troisième recrue fût tirée au sort parmi l'ensemble de ces derniers. Outre les Doutlov, il y avait encore quatre troïniki. Mais l'un était le staroste, exempté par la barinia ; la seconde famille avait déjà donné une recrue au dernier recrutement. Les deux autres avaient été désignés : l'un d'eux n'était même pas venu à l'assemblée, où seule se trouvait sa baba, aux derniers rangs de la foule, triste, espérant vaguement que la fortune allait peut-être tourner la roue de son côté ; tandis que le second des deux moujiks désignés, Roman le Roux, vêtu, quoiqu'il ne fût pas pauvre, d'un caftan déchiré, s'appuyait au perron et, la tête basse, gardait tout le temps le silence : seulement, à de rares intervalles, il examinait avec attention celui qui parlait plus haut que les autres, après quoi il baissait de nouveau la tête. Toute sa physionomie exprimait le malheur.

Le vieux Semen Doutlov était un homme à qui, pour peu qu'on l'eût connu, on eût volontiers confié des centaines et des milliers de roubles. Rangé, pieux, à son aise, et, de plus, staroste d'église, l'emportement qu'il manifestait n'en était que plus surprenant.

Au contraire, le charpentier Bezoun, un garçon de haute taille, noir, turbulent, ivrogne, très habile dans les débats des skhodki comme dans ses marchés avec les ouvriers, les marchands ou les barines, était maintenant calme, mordant, et de toute sa haute stature, de toute la puissance de sa voix grondante, de son talent d'orateur, il pressait le staroste d'église, qui de plus en plus s'enrouait et perdait la tête.

Parmi les autres péroreurs, on remarquait encore un certain Garaska Kopilov, trapu, le visage rond, jeune, avec une tête carrée et une barbiche frisée ; moins âgé que Rezoun de quelques années, il parlait toujours d'un ton tranchant, et s'était conquis déjà une assez grande autorité sur les skhodki ; puis Fedor Melnitchni, un moujik jeune aussi, maigre, long, jaune, la barbe rare, les yeux petits, toujours bilieux, toujours morose, ne voyant que le mauvais côté des choses, et qui déroulait souvent la skhodka par ses observations inattendues et ses questions pressantes ; Ces deux orateurs s'étaient mis du côté de Rezoun.

À la discussion se mêlaient aussi, par instants, deux bavards : l'un avec un visage bonasse et une grande barbe blonde, Krapkov, qui répétait constamment ; « Mon cher ami ; » l'autre, un gringalet, avec une petite

figure d'oiseau, Jitkov, qui, lui, disait à tout propos : « Il en résulte par conséquent, mes frères... » et qui adressait à tout le monde indistinctement des homélies fort coulantes, mais sans queue ni tête. Tous deux soutenaient tantôt Doutlov, tantôt Rezoun ; mais personne ne prêtait la moindre attention à ce qu'ils disaient. Il y avait là d'autres moujiks de même acabit ; mais ces deux-là couraient dans la foule, criaient plus fort que tous les autres, et faisaient peur à la barinia. C'étaient les moins écoutés ; mais, grisés par le bruit et les cris, ils se livraient tout entiers au plaisir de faire aller leur langue.

Le mir offrait encore beaucoup d'autres types ; on en voyait de mornes, de décents, d'indifférents et de honteux ; on y voyait aussi des babas avec de petits bâtons, derrière les moujiks : mais de tout ce monde, si Dieu me le permet, je reparlerai une autre fois.

La foule se composait en grande majorité de moujiks qui venaient à la skhodka comme à l'église ; ils s'entretenaient de leurs affaires de ménage, du moment le plus favorable pour aller couper du bois dans la forêt, ou demeuraient silencieux en attendant la fin du tapage.

Là se trouvaient aussi des richards auxquels la skhodka ne pouvait ni ajouter ni ôter. Tel était Ermil, à la large figure luisante, que les moujiks appelaient le ventru à cause de ses écus. Tel encore Starostine, qui portait sur son visage la conscience de son pouvoir.

— Vous pouvez dire ce que vous voulez, semblait crier tout son être ; moi, personne ne touchera à moi. J'ai quatre fils, et pas un ne partira !

Par moments, des frondeurs, comme Kopilov et Rezoun, osaient s'attaquer même à ceux-là ; eux répondaient, mais d'un ton tranquille et ferme, avec la conscience de leur inviolabilité.

Si Doutlov rappelait la mère poule dans le jeu du milan et des poussins, ses enfants étaient loin de ressembler à des poussins. Ils ne s'agitaient pas, ne piaillaient pas, et se tenaient paisiblement derrière lui. L'aîné, Ignat, comptait déjà une trentaine d'années ; le second, Vassili, marié comme le premier, n'était pas bon pour le service. Le troisième, Iliouchka, le neveu, nouvellement marié, blanc avec des couleurs, vêtu d'un élégant touloupe (il était avant yamchtchik^[1]), était là, regardant la foule et se grattant l'occiput

sous son chapeau, d'un air indifférent et comme étranger à ce qui se passait, tandis que c'était précisément à lui que le milan en voulait.

— Mon grand-père aussi a été soldat, disait quelqu'un ; et je vais, moi aussi, refuser de tirer au sort !... Non, cette dispense n'est pas admise, mon frère. Au dernier recrutement, on a pris Mikheïtch, et pourtant son oncle était encore sous les drapeaux.

— Toi, tu n'as ni père, ni oncle qui ait servi le czar, riposta Doutlov. Et toi-même, inutile au seigneur comme au mir, tu n'as jamais fait que boire, et tes enfants ont dû te quitter. Comme on ne peut vivre avec toi, alors tu désignes les autres... Moi, j'ai été dix ans sotski^[2], j'ai été staroste ; deux fois l'incendie a dévoré mon avoir, et je n'ai eu recours à personne ; et ce que nous possédons dans notre maison, c'est par des moyens pacifiques et honnêtes que nous l'avons gagné. Voudriez-vous me ruiner ? Rendez-moi mon frère, mort au service... Mais vous jugerez d'après la justice, comme Dieu l'a dit, mir orthodoxe, et non d'après les dires mensongers d'un ivrogne !

— Tu parles de ton frère, lança Kopilov à Doutlov ; mais ce n'est pas le mir qui l'a désigné ; c'est pour ses méfaits que les seigneurs l'ont enrôlé : ce n'est donc pas une raison que tu puisses invoquer.

Kopilov parlait encore ; le jaune et long Fédor Melnitchni s'avança et dit d'un air morose :

— L'affaire est claire. Les seigneurs enrôlent qui bon leur semble, et c'est ensuite au mir à se débrouiller pour compléter le nombre des recrues. Le mir a désigné ton fils ; si cela te déplaît, va supplier la barinia. Qui sait ? elle fera peut-être partir mon fils unique !... Voilà la loi, ajouta-t-il d'un ton rageur.

Et il laissa retomber sa main d'un geste de mépris.

Roman le Roux, dont le fils était désigné pour partir, leva la tête et dit :

— C'est juste, c'est juste, cela.

Et il s'assit avec dépit sur une marche.

Ils ne parlaient plus tous à la fois, sauf les moujiks des derniers rangs qui s'entretenaient de leurs affaires. Mais les bavards n'oubliaient pas leur rôle.

— Oui, vraiment, il faut juger en chrétiens, mir orthodoxe, disait le petit Jilkov, en répétant les dernières paroles de Doutlov ; c'est en chrétiens, mes frères, qu'il faut juger.

— Il faut juger en âme et conscience, mon cher ami, disait le bonasse Khrapkov, en tirant Doutlov par son touloupe. C'était la volonté du seigneur, et non point la décision du mir, ajouta-t-il en répétant la phrase de Kopilov.

— Juste ! c'est bien cela ! disaient les autres.

— Quel est-il, cet ivrogne qui ment ? criait Rezoun à Doutlov. Est-ce toi qui m'as payé à boire ? ou bien est-ce ton fils, lui qu'on ramasse dans la rue, qui me reprochera de boire ?... Or donc, frères, si vous voulez épargner Doutlov, c'est alors, non seulement parmi les dvoïniki, mais sans doute aussi parmi les fils uniques qu'il faudra choisir une recrue ; et lui, il se rira de vous.

— C'est Doutlov qui doit être pris ; pourquoi tant de paroles ? C'est certainement parmi les troïniki qu'il faut d'abord tirer au sort ! disaient des voix.

— Il reste à savoir ce que décidera la barinia. Egor Mikhaïlovitch disait qu'on allait donner un dvorovi ! fit une autre voix.

Cette remarque arrêta un moment la discussion ; mais elle reprit bientôt pour s'égarer dans les personnalités.

Ignat, celui que Rezoun avait accusé de se faire ramasser dans la rue, se mit à reprocher à Bezoun d'avoir volé une scie à des charpentiers de passage, et d'avoir failli assommer sa femme.

Rezoun riposte que, de sang-froid comme en état d'ivresse, il bat en effet sa femme, et jamais assez, ce qui fait rire tout le monde. Quant à la scie, il s'avise tout à coup de voir là une insulte ; il s'approche vivement d'Ignat et lui demande :

— Qui a volé ?

— Toi ! C'est toi qui as volé ! répond sans trembler le robuste Ignat, en s'avancant de son côté.

— Non, c'est toi ! criait Rezoun.

Après la scie, c'est un cheval volé ; puis on en vient à parler d'un sac d'avoine, d'un carré de choux et d'un certain cadavre. Et les deux moujiks finissent par se jeter à la tête des accusations si abominables que, s'il y en avait la centième partie de vraie, on devrait aussitôt les envoyer aux mines, ou tout au moins les déporter.

Cependant le vieux Doutlov s'était avisé d'un autre moyen de défense. Les cris de son fils lui déplaisaient. Il l'interrompt :

— C'est un péché, lui dit-il. Laisse cela. Je te l'ordonne. Et il entreprit de prouver que la qualité de troïniki devait s'appliquer non seulement à trois frères vivant ensemble, mais encore à ceux qui vivent séparés. Et il montrait du geste Starostine.

Starostine sourit légèrement, toussota, se caressa la barbe de l'air d'un riche moujik et dit que telle était la volonté du seigneur, que son fils méritait probablement la dispense dont il bénéficiait.

Quant aux familles où les fils vivent séparés, ce fut Kopilov qui réfuta les raisons de Doutlov. Il remarqua qu'il n'eût pas fallu permettre la séparation, comme c'était encore l'ordre de l'ancien barine, mais qu'il était aujourd'hui trop tard.

« L'été fini, adieu les fraises ! » Il s'agit maintenant de ne pas laisser partir les fils uniques.

— Ce n'est pas pour leur plaisir qu'ils se sont séparés : pourquoi donc à présent les ruiner ? firent plusieurs des intéressés, auxquels se joignirent les bavards.

— Mais toi, tu peux bien t'acheter un remplaçant, si tu veux ; tes moyens te le permettent ! dit Bezoun à Doutlov.

Doutlov croisa son caftan avec désespoir, et rentra dans les rangs des moujiks.

— Tu as probablement compté mon argent, dit-il en colère. Mais attendons Egor Mikhaïlovitch ; il nous fera part de la décision de la barinia.

1. ↑ Cocher, postillon.

2. ↑ Préposé à la police.

VI

En effet, Egor Mikhaïlovitch sortait en ce moment de chez la barinia. Les uns après les autres, les paysans ôtèrent leurs bonnets et, à mesure que le gérant s'approchait, toutes les têtes se découvraient, chauves du front et du crâne, blanches ou grises, rousses, noires ou blondes. Et peu à peu les voix s'apaisèrent pour se taire bientôt tout à fait.

Egor Mikhaïlovitch se tint sur le perron et fit signe qu'il voulait parler. Avec sa longue redingote, ses mains négligemment fourrées dans ses poches, sa casquette d'ouvrier rabattue sur les yeux, fièrement campé sur ses pieds écartés, dominant du haut des marches ces têtes tournées vers lui, pour la plupart vieilles et à longues barbes, Egor Mikhaïlovitch avait une tout autre assurance que devant la barinia : il était majestueux.

— Voici, mes enfants, la décision de la barinia ; elle ne veut pas donner de dvorovi ; et celui que vous aurez désigné vous-mêmes, c'est celui-là qui partira... Il nous faut aujourd'hui trois recrues.

— Certes, c'est bien cela ! firent des voix.

— Pour moi, continuait Egor Mikhaïlovitch, c'est à Khoroschine et à Mitoukhine que votre choix doit aller tout d'abord ; ceux-là, c'est Dieu même qui les a désignés.

— C'est juste ! disait-on dans la foule.

— Le troisième doit être ou Doutlov ou quelqu'un des dvoïniki. Qu'en dites-vous ?

— C'est à Doutlov de partir. Les Doutlov sont des troïniki !

Et, petit à petit, les cris recommencèrent ; de nouveau l'on en vint au carré de choux et à quelques autres vilenies.

Egor Mikhaïlovitch gérait depuis vingt ans les biens de la barinia. C'était un homme intelligent et d'expérience. Il resta là, écouta un quart d'heure ;

tout à coup il imposa silence à la foule et dit aux Doutlov de tirer au sort entre tous les trois à qui partirait.

Les billets furent préparés : Krapkov les mit dans un chapeau, et en sortit le nom d'Iliouchka^[1]. Tous se turent.

— C'est mon nom ? montre-le ! s'écria Ilia, d'une voix entrecoupée.

Chacun gardait le silence. Egor Mikhaïlovitch donna l'ordre d'apporter le lendemain l'argent des recrues, à raison de sept kopeks par famille, et, après avoir déclaré que tout était fini, invita la skhodka à se disperser. Les moujiks s'ébranlèrent, en remettant leurs chapeaux, dans un grand bruit de voix et de pas.

Debout sur le perron, Egor Mikhaïlovitch suivait des yeux ceux qui partaient. Quand les jeunes Doutlov se furent retirés, il appela à lui le vieillard, qui s'était arrêté de lui-même, et tous deux entrèrent dans le bureau.

— J'ai pitié de toi, vieillard, dit Egor Mikhaïlovitch, en s'asseyant sur le fauteuil, près de la table. C'est ton tour. Rachètes-tu, oui ou non, ton neveu ?

Le vieillard, sans répondre, jeta sur Egor un regard significatif.

— Il n'y a pas à tortiller ! dit Egor en réponse à ce regard.

— Eh ! je serais bien content de le racheter, mais avec quoi, Egor Mikhaïlovitch ? Nous avons perdu deux chevaux cet été. Puis j'ai marié mon neveu... C'est sans doute parce que nous vivons en honnêtes gens que cela nous arrive !... Il en parle à son aise ! ajouta-t-il en songeant à Bezoun.

Egor Mikhaïlovitch se passa la main sur le front et bâilla. Il commençait à en avoir assez, et il eût bien voulu prendre son thé.

— Eh ! vieux ! Cherche dans ta cave, tu vas peut-être y trouver quelques centaines de roubles. Je me charge de t'acheter un bon remplaçant. Hier il y en avait un qui se proposait.

— Dans le chef-lieu ? demanda Doutlov. Par le chef-lieu il entendait la ville.

— Eh bien ! achètes-tu ?

— Oh ! je ne demanderais pas mieux. Mais Dieu le voit...

Egor Mikhaïlovitch l'interrompit d'un air sévère.

— Eh bien ! écoute, alors, vieillard. Qu'Iliouchka ne porte pas les mains contre lui. Dès que je l'enverrai chercher, aujourd'hui ou demain, qu'on me l'amène sans retard. C'est toi qui l'amèneras ; c'est toi qui en réponds. Et si, par malheur, il lui arrive quelque chose, je prends ton fils aîné, entends-tu ?

— Mais ne pourrait-on par hasard prendre un dvoïnik, Egor Mikhaïlovitch ?... C'est tout de même révoltant, ajouta-t-il après un silence, puisque mon frère est mort soldat, qu'on prenne encore son fils. Pourquoi ai-je à subir une telle iniquité ? disait-il presque en pleurant et prêt à tomber aux pieds d'Egor.

— Va, va, disait celui-ci, il n'y a rien à faire : c'est la loi. Surveille Iliouchka, tu en réponds.

Doutlov s'en revint chez lui, en frappant de son bâton le sol de la route.

1. [↑] Diminutif d'Ilia, Elie.

VII

Le lendemain matin, devant le perron de la maison des dvorovi, stationnait une petite charrette qui servait au gérant pour ses voyages. Elle était attelée d'un cheval qu'on appelait, je ne sais pourquoi, du nom de Baraban^[1].

Anioutka, la fille aînée de Polikey, malgré la pluie mêlée de grêle, malgré le vent froid, se tenait, les pieds nus, à la tête du cheval, le plus loin possible, visiblement effrayée ; d'une main, elle le tenait par la bride, de l'autre elle maintenait une camisole d'un jaune verdâtre, qui, dans la famille, servait tout à la fois de choubas^[2], de fichu, de tapis, de paletot pour Polikey, et de beaucoup d'autres choses encore.

Il y avait de l'animation dans le *coin*. Il y faisait encore sombre. L'aube apparaissait à peine à travers la pluie qui pénétrait par la fenêtre en papier collé. Akoulina laissa un moment sa cuisine et ses enfants : les plus petits, encore au lit, tremblaient de froid, leur couverture ayant été enlevée pour abriter leur père, et remplacée par le fichu de la mère. Akoulina s'occupa de son mari, et mit la dernière main aux préparatifs du voyage.

La chemise était propre. Les bottes, trouées et, comme on dit, demandant la pâtée, l'inquiétaient surtout. Elle commença par ôter son unique paire de bas de laine et les passa à son mari. Puis, prenant un molleton de cheval qui, traînant dans l'écurie, avait trouvé depuis trois jours, grâce à Polikey, une meilleure place dans l'isba, elle s'ingénia à en boucher les trous des bottes, de manière à préserver son mari de l'humidité.

Lui-même, s'étant accroupi sur le lit, s'appliquait à arranger sa ceinture, pour qu'elle n'eût pas l'air d'une corde sale, tandis que la toute petite fille, dans le touloupe qui lui couvrait la tête et dépassait ses pieds, était envoyée chez Nikita pour lui emprunter son bonnet.

Les dvorovi augmentaient encore le tohu-bohu en venant prier Polikey de leur acheter à la ville, qui des aiguilles, qui du thé, celle-ci de l'huile, celui-

là du tabac, et la femme du menuisier, un peu de sucre ! Cette dernière avait déjà pris le temps de faire bouillir son samovar, et, pour amadouer Iliitch, lui apportait dans une cruche un breuvage qu'elle appelait du thé.

Nikita ayant refusé de prêter son bonnet, il fallait raccommoder celui de Polikey, c'est-à-dire remettre en place la ouate qui pendait, et coudre le trou avec une aiguille de palefrenier.

Comme Anioutka, transie de froid, avait à peine la force de tenir Baraban, Akoulina alla prendre sa place.

Finalement Polikey, ayant mis sur lui tous les vêtements de la famille, en laissant seulement la camisole et les pantoufles, monta dans la charrette. Il se couvrit, arrangea le foin, s'installa dessus, ramena les guides, se serra davantage d'un air d'importance, et partit.

Son petit garçon, Michka, sortit sur le perron et lui demanda de le voiturier un moment. Machka, qui bégayait encore, dit, elle aussi, qu'« elle voulait *être voilulée, et qu'elle avait saud maintenant sans la souba* ». Polikey retint Baraban, sourit de son sourire d'homme faible ; Akoulina fit monter les enfants, et, se penchant vers Polikey, lui dit à voix basse de ne pas oublier son serment, et de ne rien boire en route.

Polikey mena les enfants jusqu'à la boutique du maréchal-ferrant ; là les descendit, s'enveloppa encore une fois, arrangea de nouveau son bonnet et partit d'un petit trot soutenu, les cahots faisant trembler ses joues et frapper ses pieds contre la charrette, tandis que Machka et Michka, avec une vivacité égale et piaillant à qui mieux mieux, couraient nus-pieds vers la maison, ce qui attira l'attention d'un chien du village ; il s'arrêta à les observer, puis, baissant tout à coup la queue, il détala vers son logis ; et cela fit crier dix fois plus les héritiers de Polikey.

Le temps était mauvais. La bise coupait le visage de Polikey. Une espèce de neige ou de grêle se mit à lui fouetter la figure, les mains nues qu'il cachait, avec les guides glacées, dans les manches du touloupe, et à crépiter aussi sur la vieille tête de Baraban, qui rabattait ses oreilles et clignotait des yeux.

Bientôt une éclaircie se fit. On voyait distinctement les nuages bleuâtres chargés de neige, et le soleil essaya de briller, mais timidement, tristement, comme le sourire de Polikey.

Celui-ci néanmoins était plongé dans d'agréables rêveries. Lui, qu'on parlait de déporter, qu'on menaçait du recrutement, lui que les paresseux s'abstenaient seuls de battre, lui qu'on chargeait toujours des pires corvées, voilà qu'il s'en va, maintenant, toucher une somme folle ; la barinia a confiance en lui ; il est assis dans la propre charrette du gérant, attelée du propre cheval qui traîne la barinia dans ses voyages, et il roule, ni plus ni moins qu'un dvornik, avec deux guides en cuir dans sa main. Et Polikey se redressait, arrangeait la ouate qui sortait de son bonnet et s'enveloppait de plus belle.

Du reste, si Polikey s'imaginait ressembler tout à fait à un riche dvornik, il se trompait. Chacun sait, il est vrai, que même un marchand à 10,000 roule dans une charrette avec des guides en cuir ; c'est la même chose, et ce n'est pas la même chose. On voit un homme barbu dans un caftan noir ou bleu, traîné par un cheval bien nourri, seul dans la charrette : il suffit d'un coup d'œil pour voir si le cheval est en effet bien nourri, si l'homme est lui-même en bon point, comment il se tient, comment il est ceinturé, comment le cheval est attelé, et l'on devine bien vite si c'est avec des mille ou avec des cents que ce moujik fait le commerce.

Tout homme d'expérience, en regardant de près Polikey, ses mains, son visage, sa barbe qu'il laissait pousser depuis quelque temps, sa ceinture, le foin répandu çà et là dans la charrette, le maigre Baraban, eût aussitôt reconnu en lui, non pas un marchand en gros, non pas un dvornik, mais un petit serf qui commercerait non avec des mille, ni des centaines, ni même des dizaines.

Ce n'était pas l'avis de Iliitch Polikey : il se trompait, et se trompait agréablement. « Quinze cents roubles, il va rapporter quinze cents roubles ; s'il le voulait, il tournerait Baraban vers Odessa au lieu de le tourner vers la maison, et il s'en irait où Dieu le mènerait : seulement, il ne fera pas cela ; mais il rapportera fidèlement la somme à la barinia, en disant qu'il en a déjà porté de bien autrement fortes ! »

En passant devant le cabaret, Baraban se mit à tirer la guide de gauche ; il s'arrêta et se tourna de ce côté. Mais Polikey, bien qu'ayant l'argent à lui remis pour les emplettes à faire à la ville, fouetta Baraban de son knout, et poursuivit son chemin.

Il en fit autant devant un autre cabaret. Vers midi, il descendit de sa charrette, ouvrit la porte cochère de la maison du marchand qui hébergeait tous les gens de la barinia, fit entrer son véhicule, détela, mit le cheval au foin, dîna avec les ouvriers du marchand, sans oublier de dire pour quelle importante affaire il était venu, et, s'en fut chez le jardinier avec la lettre dans son bonnet.

La jardinier connaissait Polikey. Après avoir lu la lettre, il lui demanda, avec une visible défiance, si c'était bien à lui que l'argent devait être remis. Polikey voulut se lâcher, mais il n'y réussit point, il ne fit que sourire, de son sourire triste.

Le jardinier lut et relut la lettre et finit par lui remettre la somme. En recevant l'argent, Polikey le mit dans sa poitrine et retourna à l'auberge. Ni le restaurant, ni le cabaret, rien ne put le tenter.

Il sentait dans tout son être une fièvre délicieuse. Il fit plusieurs haltes devant les magasins où des marchandises tiraient l'œil, des hottes, des caftans, des bonnets, des indiennes à jolis dessins, et force victuailles. Il s'arrêtait un moment, puis, s'en allait, le cœur tout réjoui.

— Je puis acheter tout cela, mais je n'en ferai rien.

Il alla au marché acheter ce qu'on lui avait dit, prit toutes ses emplettes et se mit à marchander un touloupe dont on voulait vingt-cinq roubles. Le marchand, en regardant Polikey, doutait fortement qu'il pût faire cet achat. Mais Polikey lui montra sa poitrine, en disant qu'il pourrait, s'il le voulait, acheter toute la boutique, et demanda à essayer le touloupe. Il le chiffonna, souffla sur le poil, s'imprégna de l'odeur, et finit par l'ôter en soupirant.

— Le prix ne me convient pas, dit-il. Si tu me le laissais à quinze roubles ?

Le marchand jeta avec colère le touloupe par-dessus le comptoir. Polikey sortit et, très dispos, rentra à son auberge. Après avoir soupé et donné à Baraban de l'eau et de l'avoine, il monta le poêle, retira l'enveloppe, et l'examina longtemps. Il pria un dvornik qui savait lire de lui lire l'adresse avec ces mots : « *Valeur : seize cent dix-sept roubles.* »

L'enveloppe était en fort papier, les cachets en cire brune avec une ancre : un grand au milieu et quatre aux quatre coins. Il y avait une petite tache de cire. Polikey regardait tout cela. Il palpa même les angles que faisaient les

billets à travers l'enveloppe. Il éprouvait une joie d'enfant à se savoir tant d'argent entre les mains. Il plaça l'enveloppe dans le trou du bonnet, mit le bonnet sur sa tête et se coucha. Mais pendant la nuit il se réveilla plusieurs fois pour tâter l'enveloppe, et chaque fois, en la trouvant à la même place, il ressentait une agréable sensation d'orgueil, à penser que lui, ce Polikey tant décrié, avait tant d'argent sur lui, et qu'il le rapporterait exactement, comme le gérant lui-même ne saurait le faire.

1. ↑ Tambour.

2. ↑ Fourrure de mouton.

VIII

Vers minuit, les ouvriers du marchand et Polikey furent réveillés par un grand bruit et des cris de moujicks ; c'étaient les recrues de Pokrovsky.

— Ils étaient dix : Khoroschine, Mitouchkine, et Ilia, le neveu de Doutlov, deux remplaçants, le staroste, le vieux Doutlov et ceux qui les accompagnaient.

Une veilleuse brûlait dans l'isba ; la cuisinière dormait sur un banc, au-dessous des icônes. Elle se leva à la hâte et alluma une bougie. Polikey se réveilla aussi ; il avança la tête au-dessus du poêle et regarda les moujicks qui rentraient. Tous se signaient en franchissant le seuil, et se mettaient sur les bancs. La plupart avaient l'air tranquilles ; on ne pouvait donc reconnaître parmi eux les recrues ; ils saluaient, bavardaient à l'envi, et demandaient de quoi manger. Quelques uns, cependant, se tenaient cois et tristes ; en revanche, les autres manifestaient une gaieté exubérante, comme des gens qui viennent de boire ; dans le nombre était Ilia, qui n'avait jamais bu jusqu'à ce jour.

— Eh bien ! enfants, soupons-nous, ou si nous nous couchons ? demanda le staroste.

— Soupons, répondit Ilia, en écartant les pans de sa chouba et en s'asseyant sur le banc. Fais venir de la vodka.

— Tu en as assez, de la vodka ! fit le staroste.

Et s'adressant aux autres :

— Contentez-vous donc de manger un peu de pain, enfants. Pourquoi réveiller tout le monde ?

— Fais venir de la vodka ! répéta Ilia sans regarder personne, du ton d'un homme décidé à ne pas céder.

Les moujicks se rendirent à l'invitation du staroste ; ils allèrent chercher du pain dans leurs charrettes, mangèrent, se firent apporter un peu de

kvass^[1], et se couchèrent, qui par terre, qui sur le poêle.

Ilia répétait de temps en temps :

— Fais venir de la vodka ; fais-en venir, te dis-je !

Tout à coup il aperçut Polikey.

— Polikey ! Polikey ! tu es ici, mon cher ami ! Tu sais, je vais partir comme soldat. J'ai déjà fait mes adieux à ma mère et à ma baba... Comme elles gémissaient !... Oui ! maintenant je suis soldat... Achète-moi de la vodka !

— Je n'ai pas d'argent, répondit Polikey... Dieu t'aidera, tu seras exempté comme impropre au service ! ajouta Polikey pour le consoler.

— Mon frère, je n'ai jamais été malade. Pourquoi m'exempterait-on ?... Quels soldats faut-il encore au czar ?

Polikey entama l'histoire d'un moujik qui se vit exempter après avoir donné cinq roubles au médecin.

Ilia s'approcha du poêle. Ils causèrent.

— Non, Iliitch, c'est fini, maintenant ; et moi-même je ne veux plus rester. C'est mon oncle qui m'a contraint. Est-ce que nous ne pourrions pas acheter un remplaçant ? Mais non, il tient aussi bien à son fils qu'à ses écus, et c'est moi qu'il a fait partir. À présent, je ne veux plus rester.

Il parlait à voix basse, d'un air confiant, et sous l'influence d'une douce mélancolie.

— ... Je ne regrette que ma petite mère. Comme elle se lamentait, la malheureuse ! Et ma baba ! C'est ainsi qu'on l'a perdue ! La voilà femme de soldat. Ne valait-il pas mieux qu'on ne me mariât pas ? Pourquoi m'ont-ils marié ?

— Mais pourquoi vous a-t-on emmenés si tôt ? demanda Iliitch Polikey. On n'en avait rien dit, et puis tout à coup...

— Ils ont eu peur que je ne porte les mains contre moi-même, répondit Ilia avec un sourire. Ne crains rien, je ne ferai pas cela. Pour être soldat, je ne me crois pas perdu. C'est seulement ma petite mère que je regrette. Pourquoi m'ont-ils marié ? disait-il d'une voix douce et triste.

La porte s'ouvrit, puis se referma avec fracas, et le vieux Doutlov entra en secouant son bonnet :

— Afonassi, dit-il au dvornik en se signant, n'aurais-tu pas une petite lanterne ? Je voudrais aller donner l'avoine aux chevaux.

Doutlov, sans regarder Ilia, se mit tranquillement à allumer la lanterne. Ses moufles et son knout étaient passés dans sa ceinture, et son caftan était ceinturé avec soin. On eût dit qu'il arrivait avec tout un convoi. Placide était son visage, où se lisait seulement le souci des affaires de sa maison.

En apercevant son oncle, Ilia se tut, baissa les yeux d'un air morne, et dit au staroste :

— Fais venir de la vodka, Ermil ; je veux boire de la vodka.

Sa voix était mauvaise et sombre.

— Que parles-tu de vodka maintenant, fit le staroste en buvant un peu de sa tasse ; tu vois bien que tous les autres ont mangé et se sont couchés ; il n'y a que toi qui te rebiffes.

Le mot donna justement à Ilia l'idée de la chose.

— Staroste, je vais faire un mauvais coup, si tu ne me donnes pas de vodka.

— Ne pourrais-tu pas le calmer, toi ? dit le staroste en se tournant vers Doutlov, qui avait allumé sa lanterne, mais s'était arrêté pour écouter, et jetait un oblique regard de compassion sur son neveu, comme surpris de son enfantillage.

Ilia dit de nouveau, les yeux baissés :

— Donne-moi de la vodka, ou je fais un mauvais coup.

— Laisse donc cela, Ilia ; répondit le staroste avec douceur, laisse cela. Ma foi, cela vaut mieux.

Il n'avait pas fini qu'Ilia, s'étant brusquement levé, donnait du poing dans le carreau :

— Vous n'avez pas voulu m'écouter ! criait-il de toutes ses forces ; eh bien ! voilà !

Et il se jeta sur un autre carreau pour le briser aussi.

En un clin d'œil, Polikey fit deux tours sur lui-même et se cacha dans le coin du poêle, au grand effroi de tous les cafards. Quant au staroste, il laissa là sa tasse et courut à Ilia.

Doutlov posa lentement sa lanterne, ôta sa ceinture, claqua de la langue, hocha de la tête et s'approcha de son neveu, déjà aux prises avec le staroste et le dvornik, qui voulaient l'entraîner loin de la fenêtre. Ils l'avaient saisi par les mains et le tenaient ferme, semblait-il. Mais la vue de son oncle, qui marchait vers lui la ceinture à la main, décupla ses forces ; il se dégagea et, les yeux injectés, le poing levé, il alla à Doutlov.

— Je te tue ! Ne m'approche pas, barbare ! C'est toi qui m'as perdu, oui, toi, avec tes brigands de fils. Pourquoi m'avez-vous marié ? N'approche pas, ou je te tue !

Iliouchka était terrible. Sa figure toute rouge, ses regards égarés... tout son corps robuste et jeune avait comme une fièvre : il semblait vouloir et pouvoir tuer les trois moujiks qui se dirigeaient vers lui.

— C'est le sang de ton frère que tu bois, vampire !

Quelque chose éclata sur le visage toujours calme de Doutlov. Il fit encore un pas en avant.

— Ah ! tu n'as pas voulu entendre raison ! fit-il soudain. Et, avec une énergie surprenante, d'un brusque mouvement il saisit son neveu, roula par terre avec lui, et, avec le secours du staroste, essaya de lui lier les mains derrière le dos.

Ils luttèrent pendant cinq minutes.

Enfin Doutlov, aidé du moujik, parvint à décrocher les mains d'Ilia crispées sur sa chouba ; il se releva, puis releva Ilia, les mains liées, et l'assit sur un banc dans un coin.

— Je te l'ai dit, que les choses se gâteraient, dit-il encore tout essoufflé de la lutte, en arrangeant la ceinture de sa blouse. Pourquoi pécher ? Tous mourront un jour... Mets-lui un caftan sur la tête, ajouta-t-il en s'adressant au dvornik, pour que le sang ne lui monte pas à la tête.

Il prit la lanterne, se ceignit d'une corde et sortit pour s'occuper de ses chevaux.

Ilia, les cheveux en désordre, le visage pâle, la blouse chiffonnée, examinait la chambre, comme pour se rappeler où il était. Le dvornik ramassait les débris du verre, et disposait un touloupe le long de la fenêtre pour empêcher le vent d'entrer. Le staroste revint à sa tasse.

— Eh ! Iliouchka, Iliouchka, j'ai pitié de toi, je t'assure. Mais que faire ? Voilà Koroschine qui est aussi marié. Mais que faire ? Impossible de résister.

— Mais moi, je suis perdu par mon brigand d'oncle ! répéta Ilia avec fureur. Il n'a d'yeux que pour les siens ; ma petite mère disait que le gérant l'avait engagé à acheter un remplaçant ; et il s'y refuse, il prétend qu'il n'en a pas les moyens ! Mais est-ce que nous, avec mon frère, nous n'avons pas apporté assez d'argent dans la maison ? C'est un brigand ! un misérable !

Doutlov rentrait dans l'isba ; il fit sa prière devant les icônes, se déshabilla, et s'assit à côté du staroste. La servante lui apporta du kvass et une cuiller. Ilia se tut, et, fermant les yeux, se coucha sur le caftan. Le staroste le désigna silencieusement et hocha la tête. Doutlov fit un geste de désespoir.

— Quoi ! n'ai-je donc pas de pitié ? C'est le fils de mon frère, et non seulement je serais sans pitié pour lui, mais encore on me fait passer pour un brigand à ses yeux ! Sa femme, une petite baba rusée, malgré sa jeunesse, lui aurait-elle mis dans la tête que nous avons assez d'argent pour acheter un remplaçant ?... Voilà qu'il m'accable de reproches, à présent. Et que je le plains, pourtant !...

— Ah ! c'est un bon garçon !... dit le staroste.

— Mais je n'ai plus la force de m'en charger. Demain j'enverrai Ignat ; sa femme viendra aussi.

— Envoie, tu feras bien, répondit le staroste en montant sur le poêle... Qu'est-ce que l'argent ? L'argent ce n'est rien.

— S'il y en avait, de l'argent, qui aurait refusé de le donner ? fit un ouvrier du marchand, en levant la tête.

— Eh ! l'argent, l'argent, que de péchés n'engendre-t-il pas ? dit Doutlov. Rien au monde n'engendre autant de péchés que l'argent. Cela est dit dans les Saintes Écritures.

— Tout y est dit, reprit le dvornik. Un homme m’a raconté ceci. Il y avait une fois un marchand qui avait amassé beaucoup d’argent et qui ne voulait rien laisser après lui. Il l’aimait tellement, son argent, qu’il l’emporta avec lui dans la tombe. Au moment de mourir, il donna seulement l’ordre de déposer certain petit coussin dans sa bière. On n’eut alors aucun soupçon. Puis les fils se mirent à chercher l’argent : rien. L’un d’eux comprit que l’argent devait se trouver dans le petit coussin. On alla jusqu’au czar ; et il permit d’exhumer. Eh bien ! que penses-tu ? On ouvrit le tombeau, et il n’y avait rien ; il n’y avait que la bière pleine de vermine. Et on l’inhuma de nouveau. Voilà ce que fait l’argent.

— Certes, il engendre beaucoup de péchés, dit Doutlov.

Il se leva, et se mit à prier Dieu. Sa prière faite, il regarda son neveu. Celui-ci dormait. Doutlov s’approcha, délia sa ceinture, dont il s’était servi pour le garrotter, et se coucha. L’autre moujik s’en alla dormir près des chevaux.

1. [↑] Cidre.

IX

Quand tous les bruits se furent tus, Polikey, comme si c'eût été lui le coupable, descendit doucement et fit sans bruit ses préparatifs de départ. Il n'était pas à son aise auprès des recrues. Déjà les coqs se répondaient par des cris de plus en plus nombreux.

Baraban avait mangé toute son avoine ; il était en train de boire. Iliitch l'attela et dégagea sa charrette d'entre les charrettes des moujiks. Son bonnet, avec ce qu'il contenait, était en bon état ; et les roues de son petit véhicule se mirent à rouler bruyamment sur le sol glacé de la route de Pokrovsky. Il ne respira plus librement qu'une fois hors de la ville : jusque-là il lui avait semblé, sans qu'il sût pourquoi, qu'on allait le poursuivre, l'arrêter, lui lier les mains, et l'emmener à la place d'Ilia.

Était-ce froid ou peur ? mais un frisson lui secouait le dos, et il fouettait sans répit Baraban. Le premier homme qu'il rencontra, c'était un pope, coiffé d'un grand bonnet d'hiver et accompagné d'un domestique. Polikey sentit redoubler son inquiétude.

Mais quand il fut sorti de la ville, sa frayeur se dissipa peu à peu. Baraban marchait lentement, la route devenait plus visible. Iliitch ôta son bonnet et tâta l'argent.

— Si je le mettais dans ma poitrine ! pensait-il. Mais pour cela il faudrait peut-être encore déboucler ma ceinture. Je vais attendre d'avoir passé la colline : je descendrai alors de ma charrette et je m'arrangerai... Le bonnet est bien cousu par en haut, et la doublure en est en bon état. Décidément je n'ôterai mon bonnet qu'à la maison.

Après avoir descendu la colline, Baraban se mit de lui-même à gravir la montée au galop, et Polikey, aussi désireux que Baraban d'être rendu au plus tôt, ne fit rien pour le retenir. Tout allait pour le mieux, il le pensait du moins ; et il se prit à rêver à la reconnaissance de la barinia, aux cinq roubles qu'elle lui donnerait, à la joie de tous les siens.

Il prit son bonnet, toucha la lettre encore une fois, le renfonça plus profondément sur sa tête et sourit. La peluche du bonnet était entièrement usée ; et le soin que la veille Akoulina avait apporté à en reprendre la déchirure devait justement avoir pour effet de le déchirer d'un autre côté. Le geste par lequel Polikey avait cru, dans l'obscurité, cacher plus avant dans la ouate la lettre de l'argent, ce fut précisément ce geste qui déchira le bonnet ; et l'enveloppe sortit par un coin hors de la peluche.

Le jour vint, et Polikey, qui n'avait pas dormi de la nuit, s'assoupit, après avoir encore enfoncé le bonnet sur sa tête, et fait par là même sortir de plus en plus la lettre. Tout en dormant, il dodelinait de la tête contre la ridelle de la charrette. Il ne se réveilla que dans le voisinage de sa maison. Son premier mouvement fut de porter la main à son bonnet. Il était bien assujéti à sa tête. Il ne l'ôta pas, convaincu que l'enveloppe s'y trouvait. Il rendit la bride à Baraban, arrangea le foin, se donna de nouveau l'air d'un dvornik, en regardant fièrement autour de lui, et se dirigea vers son logis.

Voici la cuisine, voici la maisonnette, voici la femme du menuisier qui porte des toiles, voici le bureau, voici l'habitation de la barinia, où Polikey se fit tout de suite reconnaître pour un homme sûr et honnête, « on peut dire d'un homme tout le mal qu'on veut ; » il se voit déjà devant la barinia, « Eh bien ! je te remercie, va-t-elle lui dire, Polikey ; voilà trois roubles pour toi ! » Et peut-être cinq, et peut-être dix roubles ; et elle lui fera encore servir du thé, peut-être même de la vodka. Par ce froid-là, cela ne ferait pas de mal...

— Avec dix roubles, nous ferons bien le fête, et nous achèterons des bottes. On rendra à Nikita ses quatre roubles et demi ; soit ! — car il commence à devenir trop importun.

À cent pas de sa maison, Polikey fit claquer son fouet, ajusta sa ceinture, ôta son bonnet, arrangea ses cheveux, puis, sans se presser, enfonça la main dans la doublure. Sa main furetait dans le bonnet, de plus en plus fiévreuse ; il y mit aussi l'autre main. Son visage pâissait, pâissait ; une main passa au travers... Polikey se jeta à genoux, arrêta le cheval et se mit à chercher partout dans la charrette, dans le foin, parmi les emplettes, dans sa poitrine, dans ses culottes : pas d'argent.

— Mon petit père, mais qu'est-ce donc que cela ? que va-t-il en advenir ? gémissait-il en s'arrachant les cheveux.

Mais il se rappelle tout à coup qu'on peut l'apercevoir. Il fait faire volte-face à Baraban, remet son bonnet, et fouette à tour de bras le cheval étonné et mécontent.

— Je déteste d'aller avec Polikey, avait l'air de penser Baraban. Une fois dans sa vie, il me donne à manger et à boire au bon moment ; et ce n'était que pour me leurrer de la sorte ! Comme j'ai galopé pour être plus vite de retour au logis, je suis fatigué, et je commence à peine à sentir notre foin, qu'il me fait retourner...

— Eh ! va ! diable ! criait à travers ses larmes Polikey, debout sur sa charrette, en tirant de la bride sur la bouche de Baraban et en le fouettant de son knout.

X

De toute cette journée, personne de Pokrovsky ne vit Polikey. La barinia l'envoya chercher plusieurs fois après le dîner, et Aksioutka accourait chez Akoulina. Mais celle-ci répondait qu'il n'était pas encore de retour ; sans doute que le marchand l'avait retenu, ou qu'il était arrivé quelque chose au cheval.

— Ne boîterait-il pas un peu ? disait-elle. Maxime a voyagé avec lui pendant vingt-quatre heures, et il a dû faire toute la route à pied.

Un moment après, Aksioutka mettait de nouveau ses deux battants en branle vers la maison, et Akoulina s'ingéniait à trouver chaque fois une nouvelle cause au retard de son mari. Elle essayait de se tranquilliser, mais elle n'y parvenait guère. Elle avait le cœur bien gros, et se sentait incapable de travailler aux préparatifs de la fête du lendemain.

D'autant plus se torturait-elle, que la femme du menuisier assurait avoir vu elle-même un homme en tout semblable à Iliitch se diriger vers l'avenue, puis tourner bride.

Les enfants, eux aussi, attendaient leur petit père avec une impatience mêlée d'inquiétude, mais pour d'autres raisons. Anioutka et Nachka étaient restées sans chouba, et sans caftan qui leur permit, au moins à tour de rôle, de sortir dans la rue, et par suite elles étaient obligées de jouer tout près de la maison, vêtues seulement de leurs robes. Leurs rapides allées et venues dérangeaient incessamment les habitants de l'isba qui avaient à entrer où à sortir.

Une fois, Machka vint heurter les jambes de la femme du menuisier qui portait de l'eau, et, quoiqu'elle se fût mise à pleurer d'avance, elle se vit néanmoins tirer les cheveux, ce qui la fit pleurer de plus belle. Quand elle ne heurtait personne, elle volait tout droit à travers la porte, et, s'aidant des tonneaux, grimpait lestement sur le poêle.

La barinia et Akoulina s'inquiétaient seules, à vrai dire, surtout de Polikey lui-même, tandis que les enfants songeaient aux vêtements qu'il avait sur lui.

Et Egor Mikhaïlovitch, en faisant son rapport à la barinia, interrogé par elle, « si Polikey n'est pas encore arrivé, où peut-il être ? » répondait avec un sourire : « Je ne puis pas le savoir, » visiblement satisfait de voir ses suppositions réalisées.

— Il devait arriver vers l'heure du dîner, ajouta-t-il d'un ton significatif.

Personne ne sut rien de Polikey à Pokrovsky, pendant toute cette journée. On n'apprit que plus tard que les moujiks des environs l'avaient vu courant sans bonnet sur la route et demandant à chacun s'il n'avait pas trouvé une lettre. Une autre l'avait trouvé endormi au bord de la route, auprès du cheval lié à la charrette :

— Et j'ai pensé, ajoutait cet homme, qu'il était ivre-mort, et que le cheval n'avait ni mangé ni bu depuis deux jours, tant il était maigre !

Akoulina ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle tendait l'oreille ; mais Polikey n'arrivait toujours pas. Elle eût souffert encore plus cette nuit-là, si elle avait été seule et qu'elle eût eu un cuisinier et des domestiques : mais comme les coqs avaient chanté pour la troisième fois, et que la femme du menuisier était déjà debout, Akoulina dut se lever aussi pour allumer le poêle.

C'était la fête. Il fallait avant l'aube tirer le pain du four, faire du kvass, cuire la galette, traire la vache, repasser robes et chemises, laver les enfants, apporter de l'eau, disputer à sa voisine sa part du poêle. Akoulina se livra à ces multiples occupations sans cesser d'être aux aguets.

Il faisait jour déjà. Les cloches appelaient les fidèles aux offices, les enfants se levèrent, et Polikey n'était pas là. Il avait gelé la veille pour la première fois, et la neige avait couvert inégalement les champs, la route et les toits. Ce matin, comme exprès pour la fête, la journée s'annonçait belle, ensoleillée, froide, de sorte qu'on pouvait voir et entendre de loin.

Mais Akoulina, debout devant le poêle, était si attentive à la cuisson de sa galette, qu'elle n'entendit pas venir Polikey. Ce ne fut que par les cris des enfants qu'elle apprit l'arrivée de son mari.

Anioutka, en sa qualité d'aînée, avait graissé sa tête et revêtu ses plus beaux habits ; elle portait une robe d'indienne rose, neuve, mais chiffonnée, un cadeau de la barinia, — qui lui allait fort mal, mais qui ferait enrager les voisins ; ses cheveux luisaient ; elle y avait employé un demi-bout de chandelle ; quant aux bottines, sans être neuves, elles étaient d'un cuir assez fin. Machka, encore en camisole, jouait dans la boue, et Anioutka la tenait à distance, de peur d'en être salie.

La petite fille était dehors quand Polikey arriva avec un petit sac.

— Le père est arrivé ! cria-t-elle.

Et elle se jeta dans la porte comme la foudre, salissant au passage Anioutka qui, n'ayant plus peur d'être tachée, se mit à battre Machka. Akoulina, ne pouvant quitter sa besogne, se contenta de crier à ses enfants.

— Eh ! vous autres, je vous fouetterai tous !

Puis elle se retourna vers la porte. Iliitch, avec un petit sac à la main, était entré dans le vestibule et s'était faufilé aussitôt dans son coin.

Il semblait à Akoulina qu'il était pâle, et que son visage portait des traces ou de rires ou de larmes. Mais elle n'avait pas le temps de l'examiner de près.

— Eh bien ! Iliitch, tout va bien ? demanda-t-elle du poêle. Iliitch murmura entre ses dents quelque chose qu'elle ne comprit pas.

— Quoi ! fit-elle. As-tu passé chez la barinia ?

Iliitch, dans son coin, était assis sur le lit, et jetait autour de lui des regards égarés, en souriant de son sourire coupable et profondément malheureux. Longtemps il demeura sans répondre.

— Eh ! Iliitch ! pourquoi tarder si longtemps ? dit la voix d'Akoulina.

— Moi, Akoulina, j'ai remis l'argent à la barinia... Comme elle m'a remercié ! dit-il tout à coup, en regardant çà et là avec une angoisse croissante et toujours souriant. Deux objets fixèrent surtout l'attention de ses yeux inquiets et fiévreux : la corde qui soutenait le berceau de l'enfant, et l'enfant lui-même. Il s'approcha du berceau et, de ses doigts minces, il défit rapidement le nœud de la corde. Puis il regarda l'enfant.

Mais à ce moment Akoulina, portant une galette sur une planche, entra dans le coin. Iliitch cacha vivement la corde dans sa poitrine et se rassit sur

le lit.

— Qu’as-tu donc, Iliitch ? On dirait que tu as quelque chose ! dit Akoulina.

— Je n’ai pas dormi, répondit-il.

Quelque chose passa brusquement derrière la fenêtre, et un instant après, Aksioutka, la fille d’en haut, se précipitait comme une flèche.

— La barinia a demandé Polikey ; qu’il vienne tout de suite, a dit Advotia Mikhaïlovna... Tout de suite !

Polikey regarda tour à tour Akoulina et sa petite fille.

— Tout de suite ! qu’y a-t-il encore ? dit-il d’un ton si naturel qu’Akoulina se sentit rassurée : « Peut-être est-ce pour le récompenser ! pensa-t-elle. »

— Va lui dire que j’y vais tout de suite.

Il se leva et sortit, tandis que sa femme prenait une auge de bois, et la posait sur le banc. Elle y versa l’eau des seaux qu’elle tendit près de la porte, et l’eau d’un baquet chauffé au four. Puis elle retroussa ses manches et trempa ses mains dans l’auge.

— Viens, Machka, je vais te laver.

La petite capricieuse se mit à pleurer.

— Viens donc, sale, je vais te mettre une chemise propre. Plus vite que cela, je n’ai pas le temps ; j’ai encore à laver ta sœur.

Cependant Polikey n’avait pas suivi la fille d’en haut chez la barinia ; il s’était dirigé d’un autre côté. Au delà du vestibule, tout près du mur, se trouvait un escalier droit qui menait au grenier. Polikey, en quittant le vestibule, jeta un coup d’œil autour de lui et, ne voyant personne, monta cet escalier adroitement et vivement, presque au pas de course.

— D’où vient que Polikey n’arrive pas ? disait la barinia impatientée, en s’adressant à Douniacha qui la peignait. Où donc est Polikey ? Pourquoi ne vient-il pas ?

Aksioutka vola de nouveau vers la maison des dvorovi, s’élança dans le vestibule, et demanda qu’Iliitch se rendit chez la barinia.

— Mais il y a longtemps qu’il y est allé ! répondit Akoulina, qui, après avoir lavé Machka, venait seulement d’asseoir dans l’auge son nourrisson Siomka, dont elle mouillait les petits cheveux rares, sans s’arrêter à ses cris.

L’enfant criait, faisait des grimaces, et tâchait de saisir quelque chose de ses mignonnes mains inconscientes. Akoulina soutenait, de l’une de ses grandes mains, son petit dos potelé, tout en fossettes, et de l’autre elle le lavait.

— Va voir s’il ne s’est pas endormi quelque part, fit-elle en jetant autour d’elle des regards d’inquiétude.

Pendant ce temps, la femme du menuisier, les cheveux en désordre, la poitrine dégrafée, montait dans le grenier en se tenant les jupes, pour y prendre sa robe qui séchait. Tout à coup un cri de terreur retentit dans le grenier, et la femme du menuisier, comme folle, les yeux fermés, à quatre pattes, et plutôt à la façon d’un chat qu’en courant, dégringola l’escalier.

— Iliitch ! cria-t-elle.

Akoulina laissa tomber l’enfant de ses mains.

— Il s’est étranglé ! cria la femme du menuisier.

Sans prendre garde que l’enfant roulait, dans l’auge comme une petite pelote, les pieds en l’air, la tête sous l’eau, Akoulina s’élança vers le vestibule.

— ... À la poutre !... Pendu !... disait la femme du menuisier. Mais elle s’arrêta en apercevant Akoulina.

Celle-ci se jeta sur l’escalier ; avant qu’on n’eût pu la retenir, elle en gravit les marches, et, poussant un cri terrible, elle tomba comme morte, et se serait tuée si la foule qui accourait de tous les coins ne l’avait pas soutenue.

XI

Pendant quelques instants, on ne put rien distinguer dans la confusion générale. Tous parlaient et criaient à la fois, les enfants et les vieilles femmes pleuraient. Akoulina était toujours sans connaissance. Enfin les hommes, le menuisier et le gérant qui étaient accourus, montèrent au grenier, et la femme du menuisier, pour la vingtième fois répéta comment, sans penser à rien, elle était allée chercher sa robe...

— Comme je jetais les yeux d'un certain côté, voilà que j'aperçois un homme. Je regarde ; un bonnet gît à côté de lui, et je vois que les jambes se balancent. J'étais toute froide... Jugez donc ! un homme qui se pend et moi qui le vois !... Alors je dégringole l'escalier, et je ne sais plus comment je l'ai dégringolé. Et c'est vraiment un miracle que Dieu m'ait sauvée. C'est si haut, si raide ! J'aurais pu me tuer sur le coup.

Les gens qui venaient du grenier racontaient la même chose. Iliitch s'était pendu à une poutre, vêtu seulement de sa chemise et de ses culottes, avec cette même corde qu'il avait dénouée du berceau. Son bonnet, retourné, était à côté de lui ; son caftan et sa chouba, il les avait retirés et soigneusement pliés. Ses pieds touchaient à terre, et il ne donnait plus signe de vie.

Akoulina revint à elle, et s'élança de nouveau sur l'escalier ; mais on l'arrêta.

— Maman ! Siomka s'est engoué ! cria tout à coup, de son coin, la petite fille.

Akoulina se dégagea et courut dans le coin. L'enfant était immobile, sur le dos, dans l'auge ; ses petites jambes ne remuaient pas. Akoulina le prit ; mais l'enfant ne respirait plus, ne bougeait plus. Elle le jeta sur le lit, et, pressant son menton entre ses deux mains, elle poussa un éclat de rire si aigu, si sonore, si terrible que Machka, qui avait commencé par rire aussi, se boucha les oreilles et se sauva en sanglotant dans le vestibule.

La foule envahit de nouveau le coin avec des cris et des pleurs. On sortit l'enfant, on le frictionna : tout fut inutile.

Akoulina se démenait sur le lit, et riait, riait de telle sorte, que tous ceux qui entendaient ce rire en étaient épouvantés. C'était maintenant, à voir cette foule mêlée de maris, de vieillards, d'enfants attroupés dans le vestibule, qu'on pouvait seulement se rendre compte du nombre et de la qualité des gens qui vivaient dans cette maison des dvorovi.

Tous s'agitaient, tous parlaient, plusieurs pleuraient, et personne n'agissait.

La femme du menuisier trouvait sans cesse des gens qui n'avaient pas encore entendu son histoire, et elle racontait pour la centième fois comment son cœur sensible avait été bouleversé par un spectacle inattendu, et comment Dieu l'avait miraculeusement préservée d'une chute dans l'escalier.

Le petit vieillard qui avait le buffet à gérer, affublé d'une camisole de femme, rappelait que... au temps du défunt barine, une femme s'était jetée dans le lac.

Le gérant envoyait chercher le commissaire de police et un prêtre, et désignait une garde.

La jeune fille d'en haut, Aksioutka, de ses yeux qui lui sortaient de la tête, regardait par un trou dans le grenier ; et, quoiqu'elle ne vit absolument rien, elle ne pouvait s'en arracher pour retourner chez la barinia.

Agafia Mikhaïlovna, l'ancienne femme de chambre de la vieille barinia, demandait du thé pour calmer ses nerfs et pleurait. La babouchka^[1] Anna, de ses habiles mains potelées, tout imprégnées d'huile d'olive, disposait le petit cadavre sur la table. Les femmes se tenaient près d'Akoulina et la contemplaient en silence. Blottis dans le coin, les enfants, en contemplant leur mère, poussaient des cris perçants, puis se taisaient, et, les yeux de nouveau levés vers elle, se renfonçaient encore plus dans leur coin.

Les gamins et les moujicks, groupés autour du perron, regardaient, le visage terrifié, à travers la porte et les fenêtres, sans voir, sans comprendre, et se demandaient l'un à l'autre ce que c'était. Suivant l'un, c'était le menuisier qui avait, à coups de hache, coupé une jambe à sa femme ;

d'après un autre, la blanchisseuse venait d'accoucher de trois enfants ; un troisième soutenait que le chat du cuisinier, devenu subitement enragé, avait mordu beaucoup de monde.

Mais la vérité se répandit peu à peu et vint enfin jusqu'aux oreilles de la barinia, qu'on n'avait même pas préparée à la nouvelle : ce fut le brusque Egor qui la lui annonça sans ménagement ; elle en eut les nerfs si fortement ébranlés que de longtemps elle ne put reprendre ses sens.

La foule commençait à s'apaiser. La femme du menuisier apprêta le samovar et fit du thé ; et les étrangers, ne recevant pas d'invitation, trouvèrent inconvenant de rester plus longtemps. Déjà les curieux, sachant de quoi il s'agissait, se retiraient en faisant des signes de croix, tandis que les gamins se battaient près du perron, quand tout à coup un mot vola de bouche en bouche : « La barinia ! la barinia ! »

Tous se rassemblèrent de nouveau ; ils se reculèrent pour la laisser passer ; mais tous ils voulaient voir ce qu'elle allait faire. La barinia, pâle, les yeux rougis de larmes, entra dans le vestibule et pénétra dans le coin d'Akoulina. Des dizaines de têtes se pressaient dans l'ouverture de la porte ; on serra tellement une femme enceinte qu'elle se mit à gémir, mais elle profita aussitôt de l'occasion pour gagner un rang.

Et comment ne pas regarder la barinia dans le coin d'Akoulina ? C'était pour les dvorovi comme un feu de Bengale à la fin d'une représentation... C'est un beau spectacle, un feu de Bengale qu'on allume et, c'était un beau spectacle, la barinia, tout en soie et en dentelles, entrant chez Akoulina, dans son coin.

La barinia, s'approchant d'Akoulina, lui prit la main. Akoulina la retira violemment, ce qui fit hocher la tête d'un air de blâme aux vieux dvorovi.

— Akoulina, dit la barinia, tu as des enfants, songe à toi.

Akoulina éclata de rire et se leva.

— J'ai des enfants, tous en argent, tous en argent... Je n'ai pas de billets, dit-elle vivement. Je disais à Iliitch de ne pas prendre de billets... Et voilà qu'on a graissé la roue avec du goudron... avec du goudron et du savon, Madame... si épaisse que soit la crasse, ça s'en va tout de suite.

Et elle poussa un éclat de rire encore plus aigu.

La barinia envoya quérir un infirmier avec de la moutarde. Puis :

— Donnez-moi de l'eau froide, dit-elle.

Et elle se mit à en chercher elle-même. Mais à la vue de l'enfant mort, devant lequel se tenait la babouchka Anna, la barinia se détourna, et chacun vit qu'elle se couvrait le visage d'un mouchoir en fondant en larmes, tandis que la babouchka Anna (pourquoi la barinia ne la vit-elle pas ? Elle l'aurait appréciée ; et c'était fait du reste dans cette vue) recouvrait le corps d'une toile, et de sa grasse main exercée arrangeait les petites menottes, branlant la tête si tristement, faisant saillir ses lèvres et bridant ses yeux avec tant de sentiment, que tout le monde pouvait voir son bon cœur. Mais la barinia n'y prit pas garde, et ne pouvait d'ailleurs rien voir. Elle éclata en sanglots, en proie à une attaque de nerfs ; on la prit par le bras, on lui fit traverser le vestibule et on la reconduisit ainsi jusqu'à sa maison.

— C'est tout ce qu'elle a pu faire ! pensaient la plupart des moujiks en se dispersant.

Akoulina s'esclaffait toujours en disant des folies. On l'emmena dans une autre chambre, on la soigna, on lui appliqua des sinapismes sur tout le corps, et de la glace sur la tête ; mais elle demeurait toujours sans rien comprendre, sans pleurer ; au contraire, elle riait en parlant et en agissant, de telle sorte que les bonnes gens qui la soignaient ne pouvaient se retenir et riaient aussi.

1. ↑ Grand'mère.

XII

La fête fut assez tristement célébrée dans les cours de Pokrovsky. Quoique la journée fût belle, les rues étaient à peu près désertes, les jeunes filles ne se réunissaient point pour chanter des chœurs ; les ouvriers venus de la ville ne jouaient ni de l'accordéon ni du balalaïka^[1], et ne riaient pas avec les jeunes filles.

Tous demeuraient dans leurs coins, et s'ils parlaient, c'était à voix basse, comme s'il y avait eu quelque mauvais esprit qui pût les entendre.

La journée se passa encore tant bien que mal. Mais le soir, quand il commença à faire noir, les chiens hurlèrent, le vent se leva et siffla dans les cheminées, et la terreur étreignit tous les habitants de la maison des dvorovi : ceux qui avaient des cierges les allumaient devant les icônes ; ceux qui se trouvaient seuls dans leur *coin* allaient demander l'hospitalité à leurs voisins ; tel qui avait à se rendre à l'étable ne s'y rendit point, sans pitié pour ses bêtes laissées jusqu'au matin sans nourriture. Et l'eau bénite, précieusement conservée dans de petits flacons, fut entièrement consommée pendant cette nuit-là.

Plusieurs même entendirent cette nuit quelqu'un se promener d'un pas lourd au-dessus de leurs têtes, et le maréchal ferrant vit distinctement un serpent qui volait droit au grenier.

Dans le *coin* de Polikey, d'où la folle et les enfants avaient été emmenés, les voisins récitaient les psaumes des morts, avec deux petites vieilles et une religieuse qui, dans l'ardeur de son zèle, lisait les psaumes non pas seulement pour l'enfant, mais pour tous ces malheurs. Ainsi l'avait voulu la barinia.

Les petites vieilles et la religieuse entendirent, elles aussi, la poutre trembler et quelqu'un sangloter là-haut, à la fin de chaque psaume, et tout rentrait dans le silence quand on lisait que Dieu était ressuscité.

La femme du menuisier avait invité sa commère : toutes deux, cette nuit, sans dormir, burent force thé, toute la provision de la semaine. Elles ouïrent également trembler les poutres là-haut, et des sacs, eût-on dit, tomber sur le plancher.

Tous seraient morts de peur sans les moujiks de garde, qui rendirent quelque courage aux dvorovi. Ces moujiks s'étaient couchés dans le vestibule, sur du foin ; ils assurèrent ensuite avoir ouï pareillement des prodiges dans le grenier, quoiqu'ils eussent passé cette nuit à parler tranquillement entre eux du recrutement, à mâcher du pain, à se gratter. Ils remplirent le vestibule d'une odeur caractéristique de moujiks, à tel point que la femme du menuisier se mit à cracher en passant, et à dire, d'un ton insultant, que c'étaient bien là de vrais moujiks.

Quoi qu'il en fût, le pendu pendait toujours au grenier ; et il semblait que le mauvais Esprit lui-même eût, pendant cette nuit, couvert de sa grande aile la maison des dvorovi, et, plus près d'eux que jamais, les tint sous son influence maléfique. Du moins c'était ce que chacun croyait. Je ne sais si cette croyance était fondée, je pense même qu'elle n'était pas fondée du tout. Je pense que si un homme courageux, pendant cette nuit d'épouvante, avait pris une bougie, une lanterne ; si, faisant un signe de croix, ou même sans signe de croix, il était entré dans le grenier et, déchirant lentement devant lui, par la flamme de sa bougie, la terreur de la nuit, éclairant les poutres, le sable du parquet, les tuyaux du poêle couverts de toiles d'araignées, les pèlerines oubliées par la femme du menuisier, il avait marché jusqu'à Iliitch, sans se laisser gagner par l'épouvante, et levé la lanterne à la hauteur de son visage, alors il aurait aperçu le corps bien connu de Polikey, maigre, les pieds sur le sol (la corde s'était allongée), incliné d'un côté, comme une masse inerte, la chemise déboutonnée sur le cou, qui ne portait plus de croix, la tête retombée, sur la poitrine, et ce bon visage aux yeux ouverts et fixes qui ne voyaient plus, ce sourire doux et coupable, avec un air de sévérité sévère et un apaisement dans tout le corps.

Ma foi, la femme du menuisier, blottie dans le coin de son lit avec ses cheveux en désordre, ses yeux hagards, et prétendant ouïr comme des bruits de sacs qui tombent, était certes plus terrible, plus effroyable d'aspect qu'Iliitch, quoiqu'on l'eût dépouillé de sa croix pour la poser sur la poutre.

En haut, c'est à dire chez la barinia, la même terreur sévissait. Il régnait dans sa chambre une odeur d'eau de Cologne et de pharmacie.

Douniacha chauffait de la cire jaune et la versait dans de l'eau froide. Pourquoi faisait-elle du « spousk^[2] » ? Je ne sais, mais on en faisait chaque fois que la barinia se trouvait indisposée, et à cette heure elle était bouleversée jusqu'à en être malade.

La tante de Douniacha, pour lui donner du courage, était venue passer la nuit avec elle. Toutes les quatre étaient assises dans la dievitchia^[3] avec la petite Aksioutka, et causaient.

— Et qui ira chercher de l'huile ? demanda Douniacha.

— Pour rien au monde je n'irais, fit d'un ton décidé la seconde servante.

— Voyons, vas-y avec Aksioutka.

— Moi j'irai bien toute seule, je n'ai pas peur, dit Aksioutka, qui se sentit aussitôt envahir par la peur.

— Eh bien ! va, petite vaillante, demandes-en à la babouchka Anna dans un verre et apporte-le sans le renverser, lui dit Douniacha.

Aksioutka prit d'une main sa robe ; comme ce mouvement l'empêchait de mettre ses deux bras en branle, elle fit aller deux fois plus vite, le long de son corps, sa main restée libre, et vola. Elle avait peur, elle sentait que si elle voyait ou entendait n'importe quoi, fût-ce sa propre mère, elle mourrait de terreur. Les yeux fermés, elle volait par le sentier qui lui était familier.

1. ↑ Espèce de guitare.

2. ↑ Cette préparation d'huile et de cire jaune chauffée et répandue dans l'eau froide est considérée par le peuple comme un spécifique contre la migraine et les névralgies. On la verse sur la tête du malade.

3. ↑ C'est la chambre des servantes.

XIII

— La barinia dort-elle ou non ? demanda soudain à Aksioutka une grosse voix de moujik.

Elle ouvrit les yeux qu'elle tenait fermés, et vit une silhouette qui lui sembla plus haute que la maison. Elle poussa un cri, fit volte-face et vola si vite que son jupon n'avait pas le temps de la suivre.

D'un seul bond elle était sur le perron ; d'un autre dans la dievitchia. Là, avec un sanglot sauvage, elle se jeta sur le lit.

Douniacha, sa tante et la seconde servante s'étaient raidies de frayeur. Elles n'avaient pas eu le temps de revenir à elles que des pas lourds, lents, incertains, résonnèrent dans le vestibule, puis tout près de la porte.

Douniacha, laissant tomber à terre le spousk, se précipita chez la barinia ; la seconde servante se cacha derrière un jupon accroché au mur ; la tante, plus courageuse, voulut d'abord tenir la porte ; mais celle-ci s'ouvrit et un moujik pénétra dans la chambre.

C'était Doutlov dans ses « bateaux ». Sans prendre garde à l'effroi des femmes, il chercha des yeux les icônes, et, n'ayant point remarqué la petite image qui se trouvait suspendue dans le coin gauche, il se signa devant le buffet garni de tasses ; il posa son bonnet sur l'appui de la fenêtre, puis fourrant sa main fort avant dans son touloupe, comme s'il eût voulu se gratter l'aisselle, il en retira une enveloppe avec cinq cachets de cire brune marqués d'une ancre.

La tante de Douniacha mit les deux mains sur sa poitrine ; ce fut à grand'peine qu'elle put articuler :

— Que tu m'as fait peur, Semen !... Je ne puis dire un seul mot. Je pensais déjà que ma fin était venue...

— Peut-on se présenter de la sorte ? dit la seconde servante en quittant l'abri de la jupe.

— Sans compter que tu as aussi troublé la barinia, dit Douniacha en sortant de derrière la porte. Pourquoi envahis-tu ainsi la dievitchia sans avertir ? Voilà un vrai moujik !

Doutlov, sans s'excuser, répéta qu'il avait à voir la barinia.

— Elle n'est pas bien, répondit Douniacha.

En ce moment, Aksioutka éclata d'un rire si aigu, si intempestif, qu'elle fut obligée d'enfoncer de nouveau sa tête dans les oreillers du lit d'où, pendant toute une heure, malgré les menaces de Douniacha et de sa tante, elle ne put pas la sortir sans s'esclaffer, comme si quelque chose se déchirait dans sa poitrine rose et ses joues rouges. Il lui semblait drôle que tout le monde eût eu une si belle peur ; puis elle se cachait de nouveau le visage et, comme prise de convulsions, elle tortillait ses pieds et se secouait de tout son corps.

Doutlov s'arrêta, l'examina attentivement, comme pour se rendre compte de ce qui se passait en elle ; mais, n'y comprenant rien, il se détourna et reprit son discours :

— Je viens pour une affaire très importante ; dites-lui seulement qu'un moujik a trouvé la lettre avec l'argent.

— Quel argent ?

Avant d'aller annoncer le moujik, Douniacha lut l'adresse et demanda à Doutlov où et comment il avait trouvé la somme qu'Iliitch Polîkey devait rapporter de la ville. Après avoir écouté tous les détails, et chassé dans le vestibule la petite servante, qui ne cessait pas de s'esclaffer, Douniacha se rendit chez la barinia. Mais, au grand étonnement de Doutlov, la barinia refusa de le recevoir sans même dire pourquoi.

— Je ne suis rien, et ne veux rien savoir, avait-elle dit ; quel moujik ? quel argent ? Je ne peux ni ne veux voir personne. Qu'on me laisse tranquille !

— Mais qu'en vais-je faire ? s'écria Doutlov en tournant et en retournant l'enveloppe entre ses doigts. Il y a là, beaucoup d'argent... Qu'y a-t-il d'écrit dessus ? demanda-t-il à Douniacha, qui lui lut l'adresse.

Doutlov était toujours hésitant : il espérait que la somme n'était peut-être pas destinée à la barinia, et qu'on lui avait mal lu l'adresse ; mais Douniacha

la lui répéta.

Il soupira, replaça l'enveloppe dans sa poitrine et s'apprêta à sortir.

— Il va falloir remettre cela au stanovoï^[1], dit-il.

— Attends, je vais revenir à le charge, fit Douniacha qui avait suivi avec attention la disparition de l'enveloppe dans la poitrine du moujik. Donne-moi cette lettre.

Doutlov la retira de nouveau, mais sans la mettre tout de suite dans la main de Dounicha.

— Dis-lui que c'est Doutlov Semen qui l'a trouvée sur la route.

— C'est bien. Donne, mais donne donc !

— Je croyais d'abord que c'était une lettre sans importance ; mais un soldat m'a dit qu'elle contenait des valeurs...

— Oui ! oui ! mais donne vite !

— Et moi je n'osais pas rentrer au logis pour..., reprenait le moujik sans se dessaisir de la précieuse enveloppe. Dites-le lui bien.

Douniacha lui arracha la lettre des mains et retourna chez la barinia.

— Ah ! pour Dieu, Douniacha, fit la barinia d'un ton de reproche, ne me parle plus de cet argent !... Quand je me rappelle seulement ce pauvre petit enfant...

— Le moujik, Madame, ne sait pas à qui vous voulez qu'on remette cette somme.

La barinia ouvrit l'enveloppe ; elle tressaillit à la vue des billets et demeura pensive.

— C'est terrible, l'argent... que de maux il engendre ! disait-elle.

— C'est Doutlov, Madame. Lui ordonnez-vous de se retirer, ou bien voulez-vous le voir ?... Est-ce que l'argent y est tout ? demanda Douniacha.

— Je ne veux pas de cet argent ; c'est de l'argent maudit. Voilà ce qu'il a fait... Dis-lui de le garder pour lui, dit la barinia en cherchant la main de Douniacha... Oui, oui, répéta-t-elle à la servante étonnée, qu'il le garde tout pour lui et qu'il en fasse ce qu'il voudra.

— Quinze cents roubles ! remarqua Douniacha en souriant comme à un enfant.

— Qu'il garde tout ! reprit la barinia impatientée. Est-ce que tu ne me comprends pas ?... Cet argent est maudit, ne m'en reparle jamais. Que le moujik qui l'a trouvé le prenne pour lui. Eh bien ! va, va donc.

Douniacha reparut dans la dievitchia.

— Le compte y est-il bien ? demanda Doutlov.

— Mais compte toi-même, répondit le jeune fille en lui tendant l'enveloppe. On m'a chargée de te la donner.

Doutlov mit son bonnet sous son bras et commença à compter.

— Y a-t-il le compte ?

Doutlov crut que la barinia, ignorante, ne savait pas compter, et lui faisait demander de compter pour elle.

— Mais tu compteras à ta maison. C'est à toi, c'est ton argent, lui dit Douniacha avec impatience. « Je ne veux pas le voir, m'a-t-elle dit, donne-le à celui qui l'a apporté. »

Doutlov, sans changer de position, fixa ses yeux sur Douniacha. La tante de Douniacha, frappant ses mains l'une contre l'autre, s'écria :

— Mes chères mères ! voilà que Dieu lui donne du bonheur ! mes chères mères !

La seconde servante n'en crut pas ses oreilles.

— Que dites-vous, Agafia Mikhaïlovna ? Est-ce que vous plaisantez ?

— Non, ce n'est pas une plaisanterie. On m'a chargée de tout donner au moujik... Eh ! bien, prends cet argent, et va-t'en ! dit Douniacha sans parvenir à cacher son dépit... À l'un la peine, à l'autre le bonheur.

— Ce n'est certes pas une plaisanterie, quinze cents roubles ! dit la tante.

— Et même davantage ! ajouta Douniacha. J'espère que tu vas brûler un cierge de dix kopeks au grand saint Nicolas, dit-elle d'un air moqueur... Eh bien ! tu ne peux pas revenir à toi ?... Passe encore si pareille aubaine arrivait à un pauvre ; mais lui, il avait déjà assez sans cela !

Doutlov comprit enfin que ce n'était pas une plaisanterie. Il se mit à ramasser les billets pour les replacer dans l'enveloppe. Mais ses mains

tremblaient, et il regardait toujours les jeunes filles pour se convaincre encore que c'était bien pour tout de bon.

— Vois donc, il ne peut revenir à lui, tant il est affolé par la joie, dit Douniacha, voulant montrer tout son mépris et pour le moujik et pour l'argent. Attends, je vais te le ramasser.

Elle allait joindre le geste à la parole, mais Doutlov l'en empêcha. Il chiffonna les billets dans ses mains, les fourra en tas au plus profond de son touloupe et prit son bonnet.

— Es-tu content ?

— Eh ! je ne sais plus que dire. C'est vraiment...

Il n'acheva pas. Il laissa retomber sa main, sourit, pleura presque, et sortit.

La petite sonnette retentit dans la chambre de la barinia.

— Eh bien ! lui as-tu donné ?...

— Oui.

— Est-il content ?

— Il en est devenu comme fou.

— Ah !... Rappelle-le ; je veux lui demander comment il l'a trouvé. Fais le venir ici ; je ne peux pas aller vers lui.

Douniacha courut, et trouva le moujik dans le vestibule.

Lui, sans remettre son bonnet, avait sorti sa bourse et la dénouait en se baissant, pendant qu'il tenait les billets entre ses dents ; il lui semblait peut-être que, tant qu'il ne l'aurait point serré dans sa bourse, cet argent ne serait pas à lui. Quand Douniacha le rappela, il prit peur.

— Quoi Avdotia... Avdotia Mikhaïlovna... est-ce qu'elle voudrait me le reprendre ? Défendez-moi, vous, au moins. Et, par Dieu, je vous apporterai du miel.

— C'est cela, apporte-m'en.

La porte s'ouvrit, et le moujik fut conduit auprès de la barinia. Il ne se sentait pas rassuré.

— Oh ! si on allait me le reprendre ! pensait-il.

En traversant les chambres, pour ne pas faire de bruit avec ses lapti, il relevait les pieds comme s'il eût marché dans l'herbe haute. Il n'y était plus, il ne distinguait rien de ce qui se passait autour de lui.

Il passa devant une glace. Il vit des fleurs, un moujik en lapti qui relevait ses pieds, un barine peint, avec un petit œil, une espèce de tonneau vert, puis quelque chose de blanc.

Tout à coup, ce « quelque chose de blanc » se mit à parler. C'était la barinia. Il ne s'était rendu compte de rien. Il ne savait où il était ; tout se présentait à lui connue dans un brouillard.

— C'est toi, Doutlov !

— C'est moi, Madame., je n'ai pas touché à l'enveloppe ; comme elle était, elle est restée, balbutia-t-il. Même, je ne suis pas trop content, Dieu le voit, car j'ai bien fatigué mon cheval.

— Eh bien ! tu as de la chance, dit-elle avec un sourire de bonté méprisante. Prends, garde tout pour toi.

Doutlov ne faisait qu'ouvrir ses yeux tout grands.

— Je suis heureuse que l'aubaine te soit échue à toi. Dieu veuille que tu t'en serves à bon usage !... Eh bien ! es-tu content ?

— Mais comment donc ? Que je suis heureux, ma petite mère ! Je vais passer mon temps à prier Dieu pour vous. Je suis si heureux que, grâce à Dieu, notre barinia vive encore !

— Dis-moi, comment as-tu trouvé l'argent ?

— C'est que, nous autres, nous avons toujours essayé de plaire à la barinia, de vivre honnêtement, et non pas...

— Voilà qu'il s'embrouille tout à fait, Madame, dit Douniacha.

— Je venais de mener mon neveu au recrutement ; et c'est en retournant que j'ai trouvé l'enveloppe sur la route. C'était sans doute Polikey qui l'avait perdue.

— C'est bien. Retire-toi, retire-toi : j'en suis bien aise.

— Que je suis heureux, ma petite mère ! disait toujours le moujik.

Il se rappela qu'il n'avait pas remercié et qu'il manquait ainsi à son devoir. La barinia et Douniacha souriaient ; lui, il se remit à marcher

comme dans l’herbe haute, à grand’peine. Il se retenait pour ne pas courir, car il lui semblait toujours qu’on allait l’arrêter pour lui reprendre son argent.

1. [↑] Commissaire de police.

XIV

Une fois dehors, sur l'herbe fraîche, Doutlov marcha du côté de la route, vers le petit tilleul ; il ôte sa ceinture pour retirer sa bourse plus aisément, et y serra son argent. Ses lèvres remuaient, bien qu'aucun son n'en sortit, tandis qu'il refermait sa bourse et se receinturait. Puis il se signa, et s'en alla en zigzag par le sentier, comme ivre, tout entier aux pensées qui lui montaient au cerveau.

Il aperçut devant lui une silhouette de moujik qui venait de son côté. Il appela. C'était Efim qui, armé d'un grand bâton, montait la garde autour de la maison des dvorovi.

— Tiens, l'oncle Semen ! dit Efim joyeusement en s'approchant de lui (il se sentait mal à son aise, tout seul). Eh bien ! avez-vous mené les recrues, petit oncle ?

— Oui. Et toi, que fais-tu ?

— On m'a laissé ici pour garder Iliitch, le suicidé.

— Où est-il ?

— Là, dans le grenier. C'est là, dit-on, qu'il s'est pendu, répondit Efim en montrant du doigt, dans l'obscurité, le toit de la maison des dvorovi.

Doutlov regarda dans la direction de la main, et quoiqu'il n'eût rien vu, il fronça les sourcils, plissa son visage et hocha la tête.

— Le stanovoï est arrivé, m'a dit le cocher ; on va tantôt lever le corps, continua Efim... Comme c'est effrayant, ces choses-là, la nuit ! Pour rien au monde je n'irais là haut de nuit, si l'on m'en donnait l'ordre. Qu'Egor Mikhaïlovîloh *me tue jusqu'à la mort*^[1], je n'irai pas.

— Quel péché ! Quel péché ! répétait Doutlov, visiblement par convenance, et sans penser à ce qu'il disait.

Il allait poursuivre sa route, mais la voix d'Egor Mikhaïlovitch l'arrêta.

— Eh ! garde, viens donc ici, criait Egor du perron.

Lorsque Efim eut répondu, Egor reprit :

— Quel est le moujik qui est avec toi ?

— Doutlov.

— C'est toi, Semen ? Viens aussi.

Doutlov, s'étant approché, distingua, à la lumière d'une lanterne que portait le cocher, Egor Mikhaïlovitch avec un petit fonctionnaire en casquette à cocarde et en manteau. C'était le stanovoï.

— Voilà, le vieux nous accompagnera aussi, dit Egor en l'apercevant.

Le vieillard en fut ennuyé, mais qu'y faire ?

— Et toi, Efim, toi qui es jeune, cours donc au grenier où il s'est pendu, arranger l'escalier, pour que Sa noblesse y puisse passer.

Efim, qui « pour rien au monde ne serait allé à la maison des dvorovi », y courut aussitôt, en frappant le sol avec ses lapti, comme avec des morceaux de bois.

Le stanovoï battit le briquet et alluma sa pipe.

Il demeurerait à deux verstes de là. Comme il venait d'être vertement tancé par l'ispravnik^[2] pour son ivrognerie, il traversait maintenant une crise de zèle. Arrivé à dix heures du soir, il voulut voir le pendu tout de suite.

Egor Mikhaïlovitch demanda à Doutlov comment il se trouvait ici. Tout en marchant, le vieillard raconta au gérant sa trouvaille, et l'usage qu'en avait fait la barinia. Il ajouta qu'il était venu demander la permission d'Egor Mikhaïlovitch.

Au grand effroi de Doutlov, le gérant lui demanda l'enveloppe et l'examina. Le stanovoï la prit à son tour entre ses mains et, d'un ton sec et bref, réclama des explications.

— Voilà mon argent perdu ! pensa Doutlov.

Il allait déjà s'excuser, lorsque le stanovoï lui rendit la somme.

— Quelle chance a ce lourdaud fit-il.

— Cela tombe bien pour lui, dit Egor Mikhaïlovitch, il vient de conduire son neveu au recrutement ; il va maintenant le racheter.

— Ah !... fit le stanovoï, et il continua son chemin.

— Tu rachèteras Iliouchka ? dit Egor Mikhaïlovitch.

— Et comment le racheter ? Y aurait-il là assez d'argent ? Et est-il encore temps ?

— C'est ton affaire, répondit le gérant.

Et tous deux suivirent le stanovoï.

Ils s'approchèrent de la maison des dvorovi, dans le vestibule de laquelle les attendaient les gardes puants munis d'une lanterne. Doutlov entra aussi. Les gardes avaient un air coupable, qu'on ne pouvait guère attribuer qu'à la mauvaise odeur qu'ils dégageaient, car ils n'avaient rien fait de mal.

Tous gardaient le silence.

— Où ?... demanda le stanovoï.

— Ici, dit à voix basse Egor Mikhaïlovitch... Efim, ajouta-t-il, toi qui es jeune, marche devant avec la lanterne.

Efim, qui venait de nettoyer l'escalier, semblait maintenant s'être délivré de toute épouvante. Il grimpa gaîment le premier, gravit deux ou trois degrés, puis se retourna et, levant sa lanterne, montra le chemin au stanovoï suivi d'Egor Mikhaïlovitch.

Lorsqu'ils eurent disparu, Dontlov, qui avait déjà posé un pied sur la première marche, poussa un soupir et s'arrêta. Deux minutes se passèrent. Les pas se perdirent dans le grenier. Sans doute ils étaient près du corps.

— Eh ! oncle Semen ! on t'appelle ! cria Efim par le trou. Doutlov gravit l'escalier. La lanterne qui éclairait le stanovoï et le gérant ne laissait voir que le haut de leur corps ; derrière eux quelqu'un, vu de dos : c'était Polikey. Doutlov enjamba la porte, et, faisant le signe de la croix, il s'arrêta.

— Tournez-le, vous autres, disait le staroste.

Personne ne bougea.

— Efim, tu es jeune, lui dit Efim Mikhaïlovitch.

Le « jeune » enjamba la poutre, et tourna Iliitch ; de son air le plus gai, il montrait du regard tour à tour le pendu et les autorités, comme un barnum exhibant un albinos ou bien Julia Pastrana^[3], et qui, regardant tantôt le public, tantôt le phénomène qu'il exhibe, est prêt à se rendre à tous les désirs des spectateurs.

— Tourne encore.

Iliitch tourna encore, agita faiblement ses bras, et laissa traîner ses pieds sur le sable.

— Prends-le, ôte-le.

— Ordonnez-vous de couper la corde ? dit Egor Mikhaïlovitch. Donnez la hache, frères !

Il fallut renouveler par deux fois, aux gardes et à Doutlov, l'ordre de se mettre à l'œuvre, tandis que le « jeune » traitait Iliitch comme une charogne de mouton.

On finit par couper la corde, par ôter et recouvrir le corps. Le stanovoï annonça que le médecin viendrait le lendemain, et laissa partir tout le monde.

Doutlov, en remuant ses lèvres, se dirigea vers son logis. D'abord il ne se sentait pas bien ; mais à mesure qu'il approchait du village cette sensation désagréable se dissipait, et la joie envahissait de plus en plus son âme. On entendait, dans les rues, des refrains et des cris d'ivrognes. Doutlov, qui n'avait jamais bu, rentra directement chez lui, suivant son habitude.

Il était déjà tard quand il pénétra dans l'isba. Sa « vieille » dormait. Son fils aîné avec ses petits-fils étaient endormis sur le poêle, et son second fils dans le cabinet noir.

Seule, la baba d'Iliouchka veillait encore. Vêtue d'une chemise sale, qui n'était pas celle des fêtes, les cheveux dénoués, elle était assise sur le banc et sanglotait. Elle ne se leva point pour aller ouvrir à son oncle : elle se borna à hurler et à se lamenter encore plus fort en le voyant entrer dans l'isba. — Au dire de la vieille, elle se lamentait admirablement, quoiqu'elle fût toute jeune et n'eût pas encore beaucoup de pratique.

La vieille se leva et servit le souper à son mari. Doutlov éloigna de la table la baba d'Iliouchka.

— Assez ! assez ! lui dit-il.

Aksinia alla plus loin se coucher sur le banc, mais sans cesser de hurler. La vieille servit et desservit en silence ; le vieux ne disait pas non plus une seule parole. Après avoir fait sa prière, il éructa, se lava les mains, décrocha du clou le *stchoti*^[4], et passa dans le cabinet noir. Là, il murmura quelque

chose à l'oreille de sa « vieille ; celle-ci sortit, et lui se mit à faire claquer les boulettes du stchoti. Puis on entendit un bruit de malle fermée, et Doutlov descendit dans son souterrain.

Quand il revint, il faisait noir dans l'isba ; la torche s'était éteinte.

Dans la soupente où elle s'était couchée, la vieille qui, dans la journée, ne faisait pas le moindre bruit, remplissait maintenant toute l'isba de son ronflement. La bruyante baba avait aussi fini par s'endormir sur le banc, tout habillée, comme elle était, sans rien sous la tête, et l'on ne l'entendait même pas respirer.

Doutlov fit sa prière, jeta un regard sur la baba d'Iliouchka, hocha la tête, escalada le poêle et s'étendit à côté de son petit-fils. Dans l'obscurité, il laissa tomber d'en haut ses lapti, se coucha sur le dos et, les yeux ouverts, il écouta les cafards qui bruissaient sur le mur, les dormeurs qui soupiraient ou ronflaient, les animaux qui s'ébrouaient dans la cour.

Longtemps il ne put dormir.

La lune se leva, il se fit plus clair dans l'isba.

Doutlov remarqua dans le coin Aksinia, et quelque chose qu'il ne pouvait discerner : était-ce le caftan de son fils, un tonneau placé là par les babas, ou un être humain ? Doutlov dormait-il ou non ? Il se mit à examiner l'objet... Sans doute le mauvais Esprit qui avait poussé Iliitch à son horrible action et dont la mâle influence s'était, cette nuit-là, appesantie sur tous les dvorovi, sans doute touchait-il de son aile jusqu'au village, jusqu'à l'isba de Doutlov, où se trouvait l'argent employé par *lui* à perdre Iliitch.

Du moins Doutlov *le* sentait ici. En proie à je ne sais quel malaise, il ne pouvait ni dormir, ni se lever. À la vue de cet objet dont il ne pouvait distinguer la nature, il se rappela Iliouchka, les deux mains liées derrière son dos, et les lamentations cadencées d'Aksinia, il se rappelait Polikey avec ses bras ballants...

Il lui sembla tout à coup que devant la fenêtre, au dehors, quelque chose venait de passer.

— Qu'est-ce donc ? N'est-ce pas le staroste qui vient annoncer ?... Mais comment a-t-il ouvert ? pensait le vieillard en entendant des pas dans le vestibule. Peut-être ma vieille n'a-t-elle pas bien fermé ?

Le chien hurla dans la cour, et *lui, il* traversa le vestibule, puis, comme le raconta par la suite le vieillard, chercha la porte, dépassa le seuil, se mit à marcher le long du mur en tâtonnant, heurta un tonneau qui résonna, et de nouveau *il* se remit à tâtonner, comme s'il cherchait le loquet.

Voilà qu'*il* trouve le loquet. Le vieillard se sent un frisson dans tout le corps. Voilà qu'*il* saisit le loquet, et qu'*il* entre avec un visage humain.

Doutlov savait déjà que c'était *lui*. Il veut faire un signe de croix, mais il ne le peut. *Lui, il* s'approche de la table recouverte d'un tapis, le retire, le jette par terre, et s'élance sur le poêle.

Alors le vieillard reconnut qu'*il* avait pris la figure d'Iliitch. *Il* montrait ses dents ; ses mains se balançaient ; *il* escalada le poêle, fondit sur le vieillard et tenta de l'étrangler.

— C'est mon argent ! dit Iliitch.

— Laisse-moi, je ne le ferai plus ! voulut et ne put dire Semen.

Iliitch lui écrasait la poitrine de tout le poids d'une montagne entière. Doutlov savait qu'une prière *le* ferait lâcher prise, il savait quelle prière il fallait dire ; mais cette prière, il ne pouvait l'articuler.

Son petit-fils qui dormait à côté de lui poussa un cri aigu et se mit à pleurer. Le grand-père le serrait contre le mur. Le cri de l'enfant délia la langue du vieillard.

— Que Dieu ressuscite ! dit-il.

Lui lâcha prise un peu. Doutlov continua sa prière, *lui* descendit du poêle, et le vieillard entendit le bruit de ses deux pieds frappant le plancher. Doutlov disait toutes les prières qu'il savait, l'une après l'autre.

Il se dirigea vers la porte, dépasse la table et fit battre si fort la porte derrière lui que toute l'isba en fut secouée. Tous continuèrent pourtant à dormir, sauf le grand-père et le petit-fils.

Doutlov priait toujours et tremblait de tous ses membres. L'enfant finit par se rendormir en pleurant et en se pressant contre son grand-père.

Tout se tut de nouveau. Doutlov restait étendu sans mouvement. Les coqs chantaient de l'autre côté du mur, au-dessous de son oreille. Il entendit les poules se remuer ; les jeunes coqs s'essayaient à chanter comme les vieux, mais sans y arriver.

Quelque chose bougea dans les pieds du vieillard : c'était un chat. Il bondit du poêle par terre, sur ses pattes moelleuses, et s'en alla miauler auprès de la porte. Doutlov se leva, et ouvrit la fenêtre. Il faisait sombre et sale au dehors.

Il sortit en faisant le signe de la croix et gagna la cour où étaient les chevaux. On voyait que *le patron* ^[5] était aussi passé par là. La jument, au-dessous de l'avant-toit, s'était embarrassée dans son licou ; elle avait renversé le son, et, la jambe en l'air, la tête tournée, elle implorait son maître. Le poulain était tombé sur le fumier. Doutlov le remit sur ses pieds, délivra la jument, lui donna à manger et rentra dans l'isba.

La vieille se levait. Elle alluma la torche.

— Réveille les enfants. Je vais à la ville.

Ayant pris un cierge devant les icônes, il l'éclaira et descendit dans le souterrain. Quand il en revint, ce n'était plus seulement chez lui, mais chez tous les voisins que les lumières brillaient. Les jeunes gens étaient déjà levés et prêts à partir. Les babas sortaient et rentraient avec des seaux et des jattes de lait. Ignat attelait une charrette, le cadet graissait l'autre. La jeune femme ne hurlait plus ; après s'être habillée et coiffée d'un fichu, elle s'était assise sur un banc, en attendant le moment d'aller à la ville faire ses derniers adieux à son mari.

Le vieux semblait plus renfrogné que d'habitude. Sans rien dire à personne, il passa son caftan neuf, se ceintura, et, prenant tout l'argent d'Iliitch, il se rendit chez Egor Mikhaïlovitch.

— Dépêche-toi donc ! cria-t-il à Ignat qui faisait pivoter la roue sur le moyeu soulevé et graissé. Je vais revenir tout de suite, que tout soit prêt à mon retour.

Le gérant venait de se lever. Il prenait du thé et faisait lui-même ses préparatifs de départ pour la ville, où il devait livrer les recrues.

— Que veux-tu ? demanda-t-il.

— Moi, Egor Mikhaïlovitch, je voudrais racheter mon petit. Faites-moi donc une grâce. Vous m'avez parlé ces jours-ci d'un remplaçant que vous connaissiez à la ville. Apprenez-moi comment je dois m'y prendre ; pour moi, je n'y connais pas grand'chose.

— Eh bien ! tu as réfléchi, alors.

— Oui, j'ai réfléchi, Egor Mikhaïlovitch. Ce serait pitié, c'est le fils de mon frère. Qu'il soit ceci ou cela, ce serait pitié tout de même... Que de péchés il engendre, l'argent !... Faites-moi donc la grâce de me renseigner, dit-il en saluant jusqu'à terre.

Comme toujours en pareille occasion, Egor Mikhaïlovitch prit une mine absorbée, pinça ses lèvres, et, sans proférer une parole, il réfléchit à la chose. Puis il écrivit deux petits billets et expliqua ce qu'il aurait à faire à la ville.

Quand Doutlov revint à son logis, la jeune femme en était déjà partie avec Ignat, et la jument maigre, tout attelée, le ventre plein, attendait devant la porte-cochère. Il arracha un bâton de la haie, se serra dans son caftan, monta dans la charrette et fouetta le cheval.

Doutlov le fit courir si vite que son ventre eût bientôt diminué. Il ne le regardait plus de peur de le plaindre. La crainte d'arriver trop tard, après l'immatriculation, le torturait... Iliouchka serait pris comme soldat, et l'argent du diable resterait entre ses mains.

Je ne m'étendrai pas sur tout ce qui arriva à Doutlov ce matin-là. Je dirai seulement que tout lui réussit à merveille. Chez le patron auquel l'adressait Egor Mikhaïlovitch, il trouva un remplaçant tout près, qui avait déjà dépensé vingt-trois roubles et que le conseil de révision avait déclaré bon pour le service.

Le patron demandait quatre cents roubles du remplaçant ; l'acheteur, un mechtchanine^[6] qui marchandait depuis trois semaines, n'en voulait donner que trois cents.

Doutlov conclut l'affaire en deux mots.

— Veux-tu vingt-cinq roubles en sus des trois cents qu'on t'offre ? dit-il en lui tendant la main, mais visiblement disposé à donner encore davantage.

Le patron retira sa main et maintint son prix de quatre cents roubles.

— Tu ne veux pas pour vingt-cinq ? répéta Doutlov, qui saisit de sa main gauche la main droite du patron et menaça de toper avec sa main droite... Tu ne veux pas ? Eh bien ! que Dieu t'assiste ! dit-il brusquement en frappant sur la main du patron et en se détournant d'un seul mouvement de

tout son corps... Eh bien ! soit. Je le prends à trois cent cinquante ; fais le reçu et amène le jeune homme. Et maintenant, voilà l'acompte. Est-ce assez de deux *rouges* ^[7].

Doutlov se déceintura et sortit l'argent.

Quoiqu'il ne retirât pas sa main, le patron semblait toujours fort peu décidé, et, sans prendre l'acompte, il réclamait encore des pourboires et des rafraîchissements pour le remplaçant.

— Ne pêche pas, répétait Doutlov en lui donnant la somme... Nous mourrons tous un jour, reprit-il d'une voix si douce, si évangélique, si assurée, que le patron dit :

— Eh bien ! soit !

Et ils topèrent encore une fois.

On réveilla le remplaçant, qui cuvait toujours son vin depuis la veille, on l'examina, et tous ensemble se rendirent au recrutement. Le remplaçant était fort gai ; il demanda du rhum, les Doutlov lui donnèrent de l'argent pour en acheter, et il ne s'intimida un peu qu'en pénétrant dans le vestibule du bureau militaire.

Là, le vieux patron en caftan bleu, et le remplaçant en touloupe court, ses arcades sourcilières relevées, ses yeux écarquillés, attendirent longtemps. Longtemps ils causèrent à voix basse ; ils demandaient quelque chose ou quelqu'un, ôtaient, je ne sais pourquoi, leurs bonnets devant chaque scribe, saluaient, et écoutaient d'un air absorbé la réponse que leur apportait le scribe connu du patron.

Déjà tout espoir était perdu de terminer aujourd'hui l'affaire, et le remplaçant recouvrait sa gaîté et son assurance, lorsque Doutlov aperçut soudain Egor Mikhaïlovitch. Il se cramponna aussitôt à lui, le salua et implora son aide.

Egor Mikhaïlovitch fit si bien que, vers les trois heures, le remplaçant étonné était, à son grand déplaisir, amené dans la salle du recrutement et soumis à la visite. Là, au milieu de l'hilarité qui, je ne sais pourquoi, gagnait tout le monde, du garde jusqu'au président, il fut déshabillé, rasé, rhabillé, et renvoyé. Cinq minutes après, Doutlov comptait l'argent, recevait la quittance, et, après avoir dit adieu au patron et au remplaçant, il se

dirigeait vers la maison du marchand où étaient descendues les recrues de Pokrovsky.

Ilia était assis avec sa jeune femme dans un coin de la cuisine du marchand. En voyant entrer le vieillard, ils cessèrent de parler, et fixèrent sur lui leurs regards à la fois soumis et hostiles. Comme toujours, le vieux fit sa prière ; puis il se ceintura, prit un papier, et appela Ignat, son fils aîné, ainsi que la mère d'Iliouchka, laquelle se trouvait dans la cour.

— Ne pêche pas, toi, Iliouchka, Iliouchka, dit-il en allant à son neveu. Hier soir, tu m'as dit un mot... Est-ce que je n'ai point de pitié pour toi ? Je n'ai pas oublié comment mon frère t'a confié à moi. T'aurais-je livré, si j'avais pu te racheter ?... Dieu m'a donné le bonheur, et je n'ai plus hésité. Le voilà, le papier ! fit-il en déposant sur la table la quittance dont ses doigts raidis essayaient d'effacer les plis.

Tous les moujiks de Pokrovsky, les employés du marchand, et jusqu'à des étrangers, pénétrèrent de la cour dans l'isba. Tous devinèrent de quoi il s'agissait, mais aucun n'interrompit les solennelles paroles du vieillard.

— Le voilà, le papier ! J'ai donné pour cela quatre cents roubles ! Ne fais donc pas de reproches à ton oncle !

Ilia se leva ; mais il garda le silence, ne sachant que dire. Ses lèvres tremblaient d'émotion. Sa vieille mère allait s'approcher de Doutlov et lui sauter au cou en sanglotant ; mais le vieillard, d'un geste lent et impérieux, l'écarta, et continua son discours.

— Tu m'as dit hier un mot, répéta-t-il encore ; avec ce mot, tu m'as percé le cœur comme avec un couteau. C'est à moi que ton père te confia, je t'ai regardé comme mon fils ; si je t'ai offensé en quelque chose, c'est que chacun est exposé à pécher... Dis-je vrai, frères orthodoxes ? fit-il aux moujiks qui l'entouraient... J'en prends encore à témoin ta propre mère qui est ici, et ta jeune femme... Voilà pour vous la quittance. Que Dieu nous délivre de cet argent ! Et moi, pardonnez-moi, au nom du Christ !

Et Doutlov, ramenant sur sa poitrine un pan de son caftan, se laissa glisser lentement sur ses genoux, et salua jusqu'à terre Ilia et sa jeune femme. En vain les jeunes gens voulurent-ils le retenir ; ce ne fut qu'après avoir touché du front le sol, qu'il se releva, s'épousseta et s'assit sur le banc.

La mère et la jeune femme d'Iliouchka poussaient des hurlements de joie. La foule approuvait. « C'est justice ! disait une voix. — C'est une chose de Dieu, c'est bien ! disait un autre. — Qu'est-ce donc que l'argent ? faisait un troisième ; avec de l'argent, on ne peut pas acheter un homme, un travailleur ! — Quelle joie pour eux ! disait-on encore. Il n'y avait qu'un seul cri : « c'est un homme juste ! » Seuls, les moujiks désignés comme recrues gardaient le silence ; ils sortirent sans bruit de l'isba.

Deux heures après, les deux charrettes de Doutlov quittaient le faubourg de la ville.

Dans la première, attelée d'une jument maigre, au ventre rentré, au cou en sueur, se trouvait le vieux avec Ignat. À l'arrière ballottaient des paquets, une petite casserole, des pains et des *kalatchi*^[8].

Dans la seconde charrette, que personne ne conduisait, avaient pris place, heureuses, portant haut la tête, un fichu noué dans les cheveux, la femme et la mère d'Ilia. La jeune baba dissimulait sous ses vêtements une bouteille de vodka. Iliouchka, le visage rouge, tournant le dos au cheval, s'était assis sur le devant, et mangeait du kalatch sans cesser de parler.

Et le bruit des voix, le roulement des charrettes sur le pavé, le souffle des chevaux, tout se fondait en une unique et joyeuse rumeur, les chevaux fouettaient l'air de leurs queues et, sentant qu'on prenait le chemin du logis, accéléraient leur course. Les passants à pied, à cheval et en voiture, se retournaient involontairement pour regarder cette heureuse famille.

Juste au sortir de la ville, les Doutlov rencontrèrent le convoi des recrues, qui s'étaient groupées en rond devant un cabaret. La casquette rejetée sur la nuque, un conscrit, avec cette expression artificielle que donne à l'homme une tête rasée, frappait gaîment un balalaïka ; un autre, sans bonnet, levant dans sa main une grande bouteille de vodka, dansait au milieu du cercle.

Ignat arrêta le cheval et descendit pour rajuster le trait. Tous les Doutlov, battant des mains et manifestant leur joie, regardèrent curieusement l'homme qui dansait. Le conscrit semblait ne voir personne, mais, devant ce public qui se pressait de plus en plus nombreux autour de lui, il se sentait redoubler d'entrain et d'habileté. Il dansait à merveille. Ses sourcils étaient froncés, son visage coloré demeurait impassible, sa bouche se figeait en un sourire qui, depuis longtemps, avait perdu toute expression. Il semblait que

toutes les puissances de son âme tendissent uniquement à poser, le plus rapidement possible, un pied après ; l'autre, tantôt sur le talon, tantôt sur la pointe.

Parfois il s'arrêtait brusquement, et clignait de l'œil au joueur de balalaïka, qui, à ce signal, pinçait plus vivement toutes les cordes à la fois, frappant même le bois du revers de sa main. Le conscrit demeurait un moment immobile, tout en ayant l'air de danser encore : puis il recommençait à se mouvoir lentement, en balançant ses épaules, et soudain il s'enlevait du sol, retombait sur ses jarrets pliés et, sans changer de posture, dansait avec une clameur sauvage^[9].

Les gamins poussaient des cris de joie, les femmes hochaient la tête, les hommes souriaient et approuvaient. Un vieux sous-officier, qui se tenait tranquillement auprès du danseur, semblait dire :

— Cela vous étonne ! moi, je connais cela depuis longtemps !

Le joueur de balalaïka paraissait fatigué ; il regarda nonchalamment autour de lui, tira de son instrument un faux accord, frappa brusquement le bois avec le revers de sa main, et la danse finit.

— Eh ! Aliokha^[10] ! dit le joueur de balalaïka au danseur en lui montrant Doutlov, voici ton parrain !

— Oui, mon cher ami, s'écria Aliokha, ce même conscrit acheté par Doutlov.

Et titubant à chaque pas sur ses pieds fatigués, élevant au-dessus de sa tête la bouteille de vodka, il marcha vers la charrette.

— Michka ! un verre ! cria-t-il. Patron, mon cher ami, ah ! quelle joie, ma foi ! ajouta-t-il en donnant de sa tête ivre dans la charrette.

Il invita moujiks et babas à boire de la vodka avec lui. Les moujiks burent ; les babas refusèrent.

— Mes amis, de quoi pourrais-je vous faire cadeau ? s'écriait Aliokha en étreignant le vieux.

Une marchande se trouvait là, dans la foule, avec son éventaire. Aliokha l'aperçut, lui arracha toute sa marchandise, et jeta le tout dans la charrette.

— N’aie pas peur !... Je... paie... rrr... ai, diable ! fit-il d’une voix pleurarde.

Et sortant de sa poche une bourse pleine d’argent, il la jeta à Michka.

Il s’était accoudé à la charrette et, les yeux mouillés, dévisageait les Doutlov.

— Laquelle est la mère ? demanda-t-il. N’est-ce pas toi ? Je veux aussi te donner quelque chose.

Il resta songeur un instant, fouilla dans ses poches, trouva un fichu neuf plié, prit une serviette dont il était ceint par-dessous son manteau, ôta vivement de son cou un foulard rouge, fit du tout un paquet et le fourra sur les genoux de la vieille.

— Prends, je t’en fais cadeau, dit-il d’une voix qui devenait de moins en moins distincte.

— Mais pourquoi donc ? je te remercie, mon fils. Quel simple garçon ! disait la vieille, en s’adressant au vieux Doutlov qui s’approchait de la charrette.

Aliokha se tut ; étourdi, comme s’endormant, il laissait de plus en plus tomber sa tête sur sa poitrine.

— C’est pour vous que je pars, c’est pour vous que je me perds... et c’est pourquoi je vous donne des cadeaux !

— Il a peut-être une mère, lui aussi ! fit quelqu’un dans la foule... Quel simple garçon ! Malheur !

Aliokha releva la tête :

— Oui, j’ai une mère, dit-il, et un père aussi... Ils ne veulent plus me connaître... Écoute-moi, vieille ! ajouta-t-il en saisissant par la main la mère d’Iliouchka. Je t’ai fait un présent, écoute-moi, par N.-S. J.-C. ! Va-t-en dans le village de Vodnoïé, demande la femme de Nikon ; c’est elle qui est ma mère. Entends-tu ? Et dis à cette vieille, à la vieille de Nikon, la troisième isba du coin, près du nouveau puits... Dis-lui qu’Aliokha, son fils... par conséquent... Musicien, recommence... ! vociféra-t-il.

Et il se remit à danser, en murmurant quelque chose, et en jetant par terre la bouteille avec le reste de vodka.

Ignat remonta dans la charrette. Il allait toucher les chevaux.

— Adieu ! que Dieu te garde !... fit la vieille en fermant sa chouba.

Aliokha s'arrêta tout à coup.

— Allez tous au diable ! hurla-t-il en les menaçant de son poing ! Que ce soit ta mère^[11] !...

— Ohl mon Dieu ! murmura la mère d'Iliouchka en se signant.

Ignat fouetta la jument, et les charrettes se remirent à rouler. Alexey — le conscrit — tenait le milieu de la route et, les poings serrés, avec une expression de colère sur son visage, il injuriait les moujiks de toute la force de ses poumons.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? Marchez donc, mangeurs d'hommes ! criait-il. Tu ne m'échapperas pas, mille diables !...

La voix lui manqua, et il tomba de tout son haut sur le sol, comme fauché.

Bientôt les Doutlov furent dans les champs. Ils se retournèrent : les recrues avaient disparu. Après avoir fait cinq verstes au pas, Ignat descendit de la charrette de son père, où le vieillard venait de s'endormir, et marcha à côté de celle d'Iliouchka. Ils vidèrent ensemble un flacon de vodka acheté à la ville. Un peu plus loin, Ilia se mit à chanter, et les babas l'accompagnèrent. Ignat, de la voix, battait allègrement la mesure de la chanson.

Vivement, à leur rencontre, courait une jolie troïka ; le cocher, d'un air dégagé, leur cria de se garer ; quand il fut à côté des deux joyeuses charrettes, le postillon se retourna, cligna de l'œil et d'un geste montra les rouges figures des moujiks et des babas qui, parmi les cahots, continuaient leur chanson.

1. ↑ Location populaire, tuer sur le coup.

2. ↑ Commissaire central de police.

3. ↑ Nom d'une femme à longue barbe, populaire en Russie.

4. ↑ Casier à calculer, d'un usage journalier en Russie.

5. ↑ C'est ainsi que les moujiks appellent le mauvais esprit.

6. ↑ Petit bourgeois.

7. ↑ Un billet *rouge* vaut 10 roubles.

8. ↑ Espèce de pains beurrés.

9. ↑ C'est la danse populaire, la Cosaque.

10. ↑ ↓ Diminutif d'Alexey.

11. ↑ ↓ Juron inachevé et intraduisible. (Tecum coeat mater tua.)

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Yann
- YannBot
- ThomasBot
- Authueil
- Franky007
- Wikisource-bot
- Cantons-de-l'Est
- Kilom691
- Sixdegrés
- Phe-bot
- Acélan
- Herisson

- Sapcal22
- Toto256
- M0tty
- Jahl de Vautban
- ThomasV
- TptBot
- Мишоко
- Benoit Soubeyran
- *j*jac
- Maltaper
- Tylwyth Eldar
- Newnewlaw

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)